IMAGES

ZHUKOV : LE VAINQUEUR DU CAUCASE

DANS CE NUMERO:

REVOLTE EN EUROPE

25 millièmes

En PALESTINE 30 mils

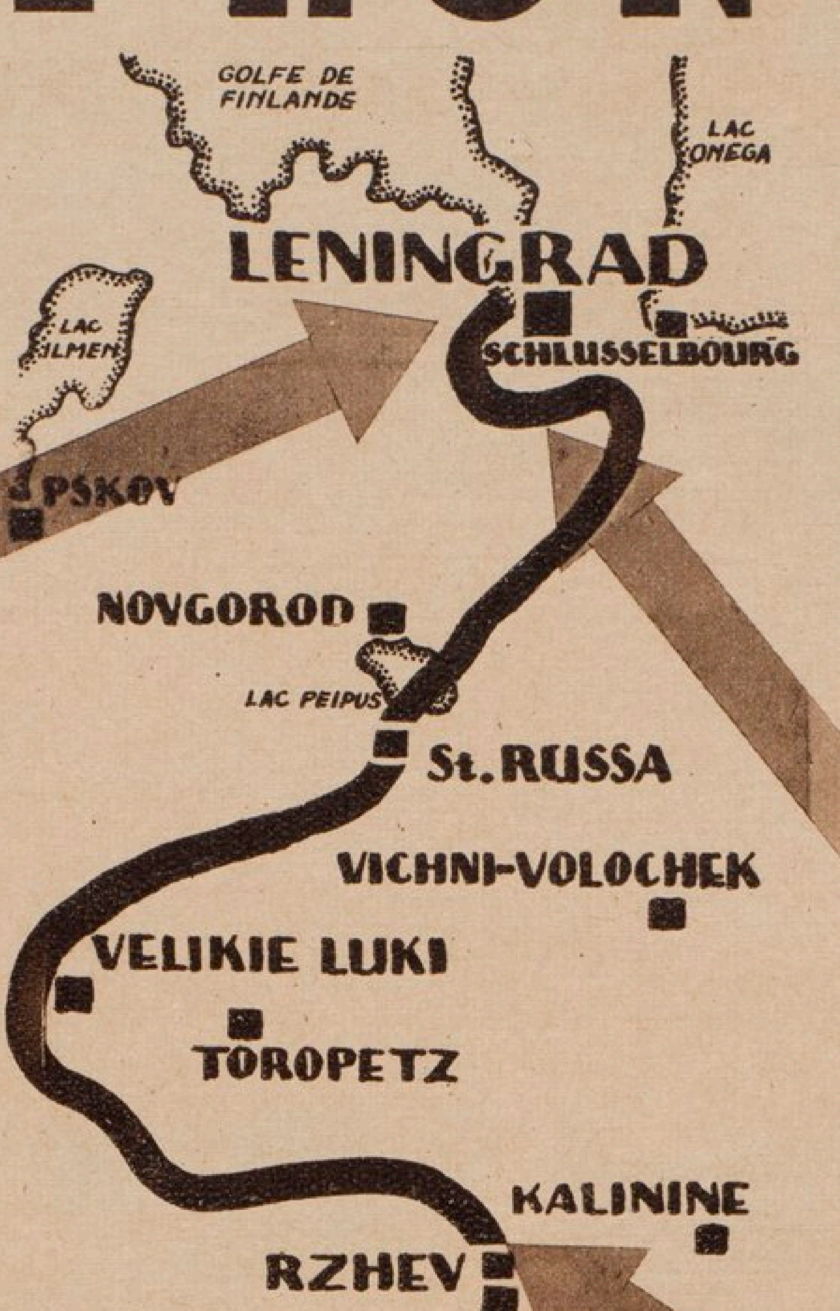
En SYRIE & LIBAN 30 piastres

No. 696 — LE CAIRE (EGYPTE)
10 JANVIER 1943

SUR LE FRONT RUSSE



LENINGRAD SE PREPARE... L'OFFENSIVE RUSSE DU CAUCASE, DU DON, DU SECTEUR CENTRAL SE PROPAGERA COMME UNE LIGNE DE FEU JUSQU'A L'EXTREME-NORD.





TANDIS QUE LES TROUPES SOVIETIQUES DE LENINGRAD SE PREPARENT A ATTAQUER LES ASSIEGEANTS, LA VIE A L'INTERIEUR DE LA VILLE SE POURSUIT NORMALEMENT.



AU SUD DE VORONEZH, COMME PARTOUT AILLEURS, LES SOLDATS ROUGES FONT PREUVE D'UN ESPRIT COMBATTIF QUI SE TRADUIT PAR DES SUCCES QUOTIDIENS.



L'ARTILLERIE SOVIETIQUE A DONNE DES PREUVES MANIFESTES DE SON EFFICACITE. SUR TOUTES LES PARTIES DU FRONT, LES ARTILLEURS RUSSES HARCELENT L'ENNEMI.



DANS LA REGION DU CAUCASE, UNE PARTIE DES FORCES ALLEMANDES SE RETIRE DERRIERE LE BAS DON. DEUX ECLAIREURS SOVIETIQUES MONTENT LA GARDE.



D'UN IMMEUBLE DELABRE DANS LES FAUBOURGS DE STALINGRAD, DES TROUPES SOVIETIQUES LIVRENT UN ASSAUT CONTRE L'ENNEMI, QUI N'A PU S'EN EMPARER.



LE DANGER QUI MENACE LES FORCES ENNEMIES DANS LE CAUCASE AUGMENTE DE JOUR EN JOUR... DES RUSSES TRAVERSENT LA REGION MONTAGNEUSE DU CAUCASE.



UN GROUPE DE SOLDATS ROUGES AVANÇANT A TRAVERS LES CHAMPS BORDANT MOZDOC DONT LES ALLEMANDS SE SONT RETIRES AU DEBUT DE LA SEMAINE.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

REVUE DES 7 JOURS

Les succès soviétiques prennent de l'ampleur. Laissant, sur leurs arrières, des armées nazies se débattre dans une série d'encerclements, les Russes avancent vers la frontière lettone, dans le secteur central, exécutent et réussissent un mouvement tournant dans la zone de Léningrad et obligent les effectifs nazis, qui s'étaient profondément avancés dans le Caucase au cours de l'été dernier, à battre en retraite.



A Berlin, on définit les succès soviétiques comme « incroyables ». La capacité de résistance des armées allemandes encerclées dépend surtout des ravitaillements et des renforts qui peuvent leur être fournis uniquement par la voie des airs. Les déclarations russes, annonçant qu'en 23 jours, 391 avions allemands de transport avaient été abattus et que 191 de ces appareils furent détruits en cinq jours, montrent combien grand est l'effort déployé par l'aviation nazie.

LA BATAILLE D'EUROPE SE POURSUIT

Les exigences des opérations du front de Russie expliquent dans une certaine mesure l'absence de toute réaction notable aux incessantes incursions aériennes effectuées par les aviations alliées au-dessus de l'Europe.

D'un bout à l'autre du continent européen, la forteresse de Hitler est martelée jour et nuit par les bombardiers des Nations Unies. Des appareils quadrimoteurs américains, escortés par quelque 300 chasseurs, survolent, en plein jour, la Manche, martelant sans relâche les nœuds de communication en France, en Belgique et ailleurs. Les raids sur l'Italie augmentent en nombre et en violence. Le nord de la Péninsule souffre de continuelles incursions d'avions opérant à partir de la Grande-Bretagne, alors que Naples et l'Italie du Sud sont les objectifs des Liberators basés en Afrique du Nord. Les installations ennemies de Crète furent, cette semaine, l'objet d'un raid particulièrement violent.

A toutes ces incursions, Berlin n'a répondu que par de vagues menaces.

LA VICTOIRE SERA REMPORTEE, MAIS COMMENT ?

« Depuis l'Espagne jusqu'à la Norvège, la Wehrmacht monte la garde, prête à réduire à néant toute tentative ébauchée par l'ennemi... La victoire allemande est certaine. »

C'est par ces mots que le Führer a annoncé au peuple allemand un fait d'une importance capitale : désormais l'Allemagne a perdu l'initiative, et elle se cantonne dans la défensive.

A Londres, les milieux bien informés affirment que, dans le haut commandement nazi, la scission qui oppose le parti aux militaristes prussiens devient tous les jours plus vive. La récente nomination de Kurt Zeitzler au poste de chef d'état-major de la Wehrmacht, en lieu et place du général Halder, organisateur de l'invasion de la Pologne, de la France, des Balkans et de la Russie, a été suivie par une série de décrets prouvant que Zeitzler est une émanation de la Gestapo. Désormais, par ordre de Hitler, les gauleiters régionaux de la Gestapo porteront le titre de « commissaires pour la défense » et auront le pas sur les autorités militaires. D'après Londres et Washington, le remaniement du haut commandement nazi fut provoqué par la découverte d'une conspiration visant la personne de Hitler. Les généraux prussiens voulaient « isoler » le Führer afin de pouvoir le jeter pardessus bord et négocier une paix militaire, si les circonstances le permettaient.

Dès que Halder fut limogé, le poste clandestin « Gustav Sigfried Eins », organe, dit-on, de certains milieux prussiens d'opposition, précisa les griefs du parti contre le général : il avait empêché le retrait, sur une ligne déterminée, de l'armée allemande de Russie et le déclenchement d'une offensive à outrance en Méditerranée.

DEFAITE BRITANNIQUE...

Dans la compétition anglo-allemande au sujet des prisonniers de guerre, les Britanniques ont été battus à plate couture. Depuis quelques semaines déjà, à la suite des pourparlers entrepris par le canal du gouvernement suisse, les prisonniers allemands se trouvant dans les camps britanniques et canadiens furent délivrés des fers. Mais en Allemagne, aucune mesure similaire n'a été encore arrêtée en faveur des prisonniers anglo-canadiens. Berlin a envoyé une nouvelle note à Londres, toujours via Berne, et les choses en sont restées là.

La déclaration de Sir Stafford Cripps au sujet de la nécessité d'organiser l'après-guerre sur la base d'une parfaite coopération internationale montre l'abîme entre la démocratie et la mentalité totalitaire.

« Nous avons été capables de monter une machine de collaboration étroite pour la conduite de la guerre. Lorsque la victoire sera remportée, ne laissons pas les différents rouages de cette machine se disperser. Au contraire, faisons profit de cette arme pour lutter contre la pauvreté, le chômage et la maladie qui sont les pires ennemis de la paix. »

En Afrique septentrionale, de part et d'autre du territoire tenu par les armées axistes, des offensives d'envergure sont attendues incessamment. Bizerte, Tunis et Tripoli sont les objectifs des Nations Unies et les aviations alliées ont déjà marqué une recrudescence d'activité.

Les négociations de Gaulle-Giraud suivent un cours qui permet d'espérer un aboutissement prochain. Les contacts préliminaires ont déjà été établis. Giraud a répondu favorablement à l'invitation du général de Gaulle suggérant une rencontre en territoire français.

LE POINT FAIBLE DU JAPON

Le général Hideki Tojo, Premier Ministre japonais, a profité de l'anniversaire de la déclaration de guerre de l'Allemagne et de l'Italie aux Etats-Unis pour parler de l'aide effective que les partenaires européens de l'Axe reçoivent du pays du Soleil-Levant, sous forme de fourniture de matières premières : caoutchouc, zinc, etc. « C'est pour nous une satisfaction, dit le général, de pouvoir contribuer au ravitaillement de l'Allemagne et de l'Italie... »

Ce ravitaillement ne se fait pas sans pertes. Les tentatives ennemies de forcer le blocus sont le plus souvent mises en échec par la marine alliée. Trois de ces navires viennent d'être coulés dans l'Atlantique et l'océan Indien.

La marine marchande japonaise est d'ailleurs très affectée par les pertes qu'elle subit en Extrême-Orient. « Le succès ou l'échec de notre œuvre de reconstruction dans le sud (c'est-à-dire dans les zones conquises du Pacifique) dépendent principalement de l'efficience de nos transports maritimes, a déclaré le général Tojo. Le Japon ne dispose pas de navires en surplus, car il doit assurer les communications avec l'immense zone conquise et, de plus, continuer ses opérations gigantesques, en livrant une bataille décisive après l'autre. »

Entre temps, dans le voisinage de Buna, les Nippons perdent continuellement du terrain, malgré leurs efforts pour envoyer des renforts dans ce secteur. Ils se battent avec acharnement, et préfèrent mourir plutôt que de se rendre. Les Alliés mettaient l'entêtement de l'adversaire sur le compte des croyances religieuses. Mais l'interrogatoire des rares prisonniers révéla que les Nippons étaient littéralement terrorisés à l'idée des tortures qu'allaient leur infliger les Alliés, s'ils tombaient vivants entre leurs mains. On avait dit à l'un d'eux que les Australiens raffolaient de viande jaune, et qu'ils s'en régalaient en faisant rôtir leurs captifs !

L'ARSENAL AMERICAIN EN PLEIN ESSOR

Au cours du mois de novembre 1942, les usines de guerre américaines ont battu tous les records de production, a déclaré M. Donald Nelson, président du Comité de la Production de guerre.

En prenant pour base l'index 100 pour la production de guerre du mois de novembre 1941, celle du mois correspondant de l'année 1942 s'est élevée à 431, soit une augmentation de 46 points sur l'index de 385 du mois d'octobre de la même année.

M. Nelson a fait prévoir que le budget de guerre des Etats-Unis pour l'année 1943 dépasserait le chiffre de 90 milliards de dollars (50 milliards en 1942).

De Malte, Lord Gort annonce sa satisfaction de voir l'île héroïque répondre coup pour coup aux attaques de l'Axe. « Jamais dans l'histoire, a dit le nouveau Field-Marshal, une nation puissamment armée n'a réussi à remporter une victoire sans disposer de la maîtrise navale. Après le succès de l'expédition aéro-navale en Afrique du Nord, les dirigeants de l'Axe doivent sans doute méditer sur cette vérité. »

Au Canada, la Maison d'Orange attend un nouveau prince ou... une nouvelle princesse. La princesse Juliana est sur le point de donner le jour à un troisième enfant. Si c'est un garçon, il deviendra le prince héritier de Hollande. Sinon, la princesse Béatrix conservera son titre d'héritière présomptive. A cette occasion, les autorités canadiennes eurent à trancher une question délicate : toute personne née au Canada est d'office de nationalité canadienne. Aussi, pour permettre au nouveau-né de jouir de la sujétion néerlandaise, a-t-on décidé de déclarer l'extraterritorialité de la clinique dans laquelle se rendra la princesse Juliana.

De l'autre côté de l'océan, Hitler a élevé un nouveau traître à la dignité de Quisling. Il s'agit d'Anton Mussert, qui vient d'être nommé « Chef du peuple hollandais ». Mussert est un petit homme, qui s'exhibe toujours sur une haute estrade pour donner le change. Il y a quelques années, il s'illustra par son mariage avec sa tante, sœur de sa mère, de 18 ans plus âgée que lui.

Les pillards internationaux seront traduits en justice et les fruits de leurs rapines ne leur seront en aucun cas reconnus. Tel est le sens d'une déclaration commune des Nations Unies. Les dirigeants axistes ont élevé le vol international au rang d'un véritable art. Tous les moyens sont bons pour eux : spoliation directe, exportation dans les pays neutres de toute valeur saisie en Europe occupée, manœuvres économiques. Toutes ces tentatives de spoliation sont vouées à l'échec et leurs auteurs sévèrement punis.

Le Dodécanèse

AU SECOND PLAN DE L'ACTUALITÉ

Les îles de la Méditerranée jouent un rôle primordial dans la guerre. Malte, la Crète, la Sicile, la Corse, la Sardaigne figurent presque tous les jours dans les communiqués. Par contre, les îles du Dodécanèse ont été reléguées au second plan de l'actualité, depuis que la guerre en Méditerranée s'est déplacée vers l'Ouest. Mais il n'est pas improbable que, dans les mois à venir, cet archipel devienne le centre de l'attention générale.

Le bombardement violent que la Crète a subi cette semaine montre, une fois de plus, que malgré leur poussée vers l'Ouest, les Alliés demeurent vigilants en Méditerranée orientale.

L'archipel lui-même a été l'objet de fréquentes incursions de la R.A.F. et de la Navy. Ses aérodromes ont été attaqués à plus d'une reprise, et des bombardiers de nuit ont effectué des raids efficaces contre Rhodes. Ces opérations étaient étroitement liées aux nouvelles, parvenues au cours de l'été dernier, selon lesquelles d'importants mouvements s'effectuaient d'Europe orientale, vers cet archipel. Il a été confirmé qu'au moins 50.000 soldats de l'Axe (dont les 50 % étaient des Allemands) avaient été transférés à Rhodes, dans les autres îles de l'archipel et à Crète.

Solidement fortifiées par les Italiens, les îles du Dodécanèse fournissent à l'Axe des bases navales aériennes d'une très grande utilité. A partir de ces bases, la Luftwaffe se trouve à portée d'aile d'Alexandrie, de Suez, de Haïfa, et peut effectuer des incursions contre les lignes de navigation britanniques en Méditerranée orientale. De plus, leur position stratégique face à la côte turque constitue un tremplin possible pour une action éventuelle en Asie Mineure.

C'est en 1912, au cours de la guerre italo-turque, que Rome ordonna l'occupation de l'archipel jusqu'à l'évacuation des ressortissants turcs résidant en territoire libyen. Mais les Italiens ne voulurent jamais restituer ces îles à la Turquie. Après la dernière guerre, ils s'engagèrent à les remettre à la Grèce. L'avènement du fascisme fut un prétexte pour manquer à cette seconde promesse. Finalement, l'archipel du Dodécanèse fut purement et simplement annexé par l'Italie.

La population de ces îles, qui se monte à 140.000 âmes, est principalement composée de Grecs. Au cours de l'histoire, les habitants du Dodécanèse n'ont jamais cessé de combattre pour leur indépendance.

L'archipel est composé de douze îles (« dodeca » en grec veut dire douze et « nesos » veut dire île) qui sont : Kos, Patmos, Léros, Kalymnos, Symi, Lipsos, Khalki, Télos, Kasoos, Astypalaia, Karphatos et Nisyros. A celles-ci, il faut ajouter les plus importantes qui sont Rhodes et Castellorizzo.

La base navale principale du Dodécanèse se trouve à Léros, qui est si bien fortifiée qu'on lui a souvent donné le nom de « Gibraltar » de la Méditerranée orientale. Dans cette île et dans Rhodes stationne en permanence une garnison évaluée à 50.000 hommes. D'autres îles, comme Symi, Patmos, Kalymnos et Kos, possèdent d'excellents ports naturels ; les Italiens ont dépensé des millions de lires pour aménager ces rades et y établir des bases d'hydravions.

Si Rommel n'avait pas été repoussé d'Egypte, les îles du Dodécanèse auraient été appelées à jouer un rôle très important dans toute action entreprise par l'Axe au Moyen-Orient.

L'action du général Montgomery a fait fondre de si beaux espoirs...

Portrait d'un homme faisant un discours de victoire comme si rien ne s'était produit... (d'après un journal américain)

NOTRE COUVERTURE

Zhukov

SUR LE FRONT DU CAUCASE

Les rares étrangers qui l'ont vu n'ont pas oublié sa « face de lion » fendue par une large bouche à l'expression dure. Après la campagne de Finlande, le général Gregory Zhukov déclara sans ambages : « Nous ne serions pas de véritables bolcheviks si l'éclat de la victoire nous empêchait de voir toutes les lacunes dans l'entraînement de nos hommes, que cette campagne nous a permis de constater. Celles-ci furent le résultat du conventionalisme et de la routine dans lesquels nous nous sommes cantonnés. »

Zhukov avait saisi la réalité de la guerre moderne. Avec Timochenko et Shaposhnikov, il s'attela à la tâche énorme de réorganiser l'armée rouge, ne reculant devant rien pour la transformer en une machine de guerre moderne telle que nous l'avons vue à l'œuvre depuis juin 1941. Le jour où les Allemands franchirent la frontière soviétique, Staline confia au général Zhukov la direction des défenses extérieures de Moscou. L'hiver dernier vit la première contre-attaque de Zhukov se déclencher : l'ennemi fut refoulé sur la ligne de Rhzev. Lorsque les nazis lancèrent leur offensive de 1942, Zhukov était le commandant suprême sur le front central. Aujourd'hui, le chef de la Russie soviétique lui a confié la tâche de harceler les troupes ennemies qui se débattent dans l'étreinte de fer entre le Don et la Volga.

En août dernier, Staline nomma le général Zhukov Premier Vice-Commissaire pour la Défense, tout en lui laissant son commandement actif. Pour des raisons connues seulement au Kremlin, il le laissa également avec son grade de général d'armée, inférieur à celui que portent les maréchaux.

Zhukov partage la conviction de bon nombre de ses concitoyens, qui pensent que les armées allemandes ne sont pas encore battues et qu'elles ne pourront être défaites qu'au prix d'un effort surhumain. Il sait également que l'armée rouge, pour remporter la victoire décisive, devra faire montre d'un esprit combattif et d'une détermination sans précédents.

L'armée rouge est bien équipée, magnifiquement équipée, si l'on prend en considération les difficultés qu'affronte la Russie en guerre. Ceci est dû au fait que ses chefs, y compris Zhukov, ont eu la précaution d'amonceler de grandes réserves de munitions et de les augmenter continuellement, pendant que les armées allemandes avançaient en territoire soviétique. L'étendue de ces réserves n'est connue que du haut commandement soviétique, et elle constitue l'un des facteurs qui décideront de l'issue des combats qui se déroulent actuellement.

Zhukov commença sa carrière militaire au cours de la Révolution. Il fut un élève du célèbre Mikhaïl Frunze, premier organisateur de l'armée rouge. Cavalier et chasseur accompli, il fut l'un des professeurs les plus cotés de différentes institutions militaires. Mais, en ce qui concerne ses faits et gestes, ils demeurent mystérieux pour tous, car Zhukov s'est toujours tenu à l'écart de toute manifestation.



OFFENSIVE EN RUSSIE

par Saroukhan

L'expansion navale américaine

La réussite du débarquement allié en Afrique du Nord est due en majeure partie à la force navale des Etats-Unis et elle témoigne que, malgré les pertes subies au début de l'attaque japonaise, celle-ci est déjà présente dans les zones de guerre les plus redoutables.

Une flotte ne peut évidemment pas se créer d'un jour à l'autre. Elle ne peut même pas, d'un jour à l'autre, se développer beaucoup, à moins que la nécessité de son développement n'ait été prévue de longue date. Cela prouve que, pas à pas, à mesure que l'Amérique se décidait à accepter sa part d'histoire, les hommes responsables de sa sécurité traduisaient en actions matérielles le sentiment croissant qu'elle prenait de sa sécurité. L'histoire du développement de la flotte américaine depuis l'époque de Munich jusqu'aujourd'hui en est une illustration.

Les chiffres de la marine des Etats-Unis pendant les années qui précédèrent Pearl Harbour forment un total dont les Américains n'ont pas à rougir. Le tableau suivant montre le développement de la marine entre 1938 et 1941 :

	Officiers	Marins	Dépenses navales
1938	10.172	104.848	587.945.491 dollars
1939	10.447	110.160	660.206.184 dollars
1940	10.828	160.254	885.769.793 dollars
1941	11.748	201.612	2.646.400.884 dollars

En 1918, l'accroissement des dépenses navales par rapport à celles de l'année précédente était de 209.945.205 dollars. En 1941, l'accroissement réalisé dans le même délai fut de 843.994.906 dollars. Ce n'est pas là une expansion de désir, de volonté ; c'est une différence de plan. Il n'eût pas été possible de réaliser une telle expansion en une année si elle n'avait pas été prévue et fixée dans le cadre d'un plan établi à l'avance. Et il n'aurait pas été possible de fixer les fondements d'un plan d'une telle ampleur, si le pays n'avait pas, longtemps avant, résolu d'accepter son destin. Il semblait à l'époque que la nation se réveillait avec une lenteur désespérante. Mais, rétrospectivement, on s'aperçoit que le résultat était meilleur que les apparences.

En novembre 1941, avant Pearl Harbour, le programme de l'expansion navale américaine pour 1941-42 semblait à beaucoup un vain rêve. Voici les chiffres publiés à l'époque :

	Construits :	En construction :	Total
Cuirassés	17	15	32
Porte-avions	7	11	18
Croiseurs	37	54	91
Torpilleurs	172	192	364
Sous-marins	113	73	186

La confirmation de ces chiffres se précise chaque jour. Le « Washington » et le « North Carolina » sont déjà en ligne de bataille, le « South Dakota », le « Massachusetts », l'« Indiana » ont été lancés, de même que l' « Alabama » et l' « Iowa ». De plus, 135 bateaux de toutes catégories sont venus grossir les forces navales américaines en 1941, soit 55 navires de moins que le total de l'accroissement de la flotte entre 1922 et 1939.

En Grèce

LA RÉSISTANCE CONTINUE

Opérant à partir de bases secrètes, de petites bandes de guérilleros grecs harcèlent continuellement les forces d'occupation de l'Axe. Afin de mettre un terme à cette guérilla, les Allemands n'ont pas hésité à ordonner des exécutions en masse, et de trois villes, sur lesquelles la justice nazie a passé, il ne reste que des écriteaux où l'on peut lire :

« En cet endroit s'élevaient jadis Skine, Prasse et Kandakos. »

Avec sa bande dont il maintient les effectifs à 300 hommes, le capitaine Léonidas Pappas effectue des raids fréquents contre la voie de chemin de fer Salonique-Athènes. Dans les voisinages du mont Olympe, le prêtre-soldat Papanikolas, dont le fils unique fut tué en Albanie, continue sans relâche ses audacieuses attaques.

Dans les caves de maisons faisant partie de villes paisibles, dans les greniers de demeures paysannes, des presses clandestines travaillent, éditant des journaux qui circulent de main en main, tels que *Gloire*, *Plus Grande Grèce*, *Vérité*, *Liberté*, *Le Combat*. Voici leur message :

« Aujourd'hui, alors que la bataille continue et que nous sommes enchaînés, nous ne devons pas discuter, mais seulement combattre. Aujourd'hui, une seule question se pose à nous : comment nous devons bouter les barbares hors de Grèce. Nous devons dire : « La guerre n'est pas finie, la guerre continue sous des conditions différentes ; je suis un soldat, je suis un combattant. ».

« Que chacun de nous porte la Grèce dans son cœur, combatte seulement pour la Grèce et sa libération. Ce n'est pas le moment de discuter de questions politiques. Nous devons être sourds aux tentatives de quelques-uns qui essayent de nous diviser au moment où la bataille bat son plein. Nos mots d'ordre doivent être : « Unité, Combat, Discipline, Solidarité ». Ainsi est rédigé l'éditorial du *Doxa* (Gloire).

Et quelque part dans ce pays réduit à l'esclavage, un poste clandestin de radio envoie ses messages aux compatriotes qui continuent la lutte à l'étranger : « La Grèce vous regarde. Vous menez une dure bataille, comme vos pères l'ont fait avant vous. Nous apprenons avec joie que vous frappez durement l'ennemi. Ne pensez pas aux souffrances que nous endurons ; ne vous laissez pas gagner par la nostalgie. Vous ne devez avoir qu'un souci : « Vengeance et victoire. »

Une troupe de comédiens.
Une troupe de danseuses.
3 montreurs de marionnettes.
100 Françaises.
Plusieurs docteurs et chirurgiens et quelques chimistes.
50 jardiniers.
Plusieurs distillateurs d'alcool.
200.000 pintes de cognac.
30.000 aunes de drap bleu et rouge.

Voici une partie de ce que Napoléon fit venir en Egypte, pour « fonder une société civilisée ».

(The Universe)

Chiens-torpilles

ET LOUPS-GRENADIERS

Parmi les divers facteurs du « miracle » soviétique à Stalingrad, il en est un que l'histoire retiendra certainement : c'est celui d'un moral d'acier. Grâce à ce moral, les Russes faisant preuve d'une ingéniosité et d'un mépris de la mort sans pareils, usèrent contre les Allemands des procédés les plus déconcertants.

Dans les premiers combats pour le passage du Don, le 28 juillet, les Russes engagèrent des équipes qui, contre les tanks qui avaient traversé le fleuve, se défendaient avec des mines et un fusil spécial servi par deux hommes. Ce fusil n'est efficace qu'à très courte distance. Les servants doivent donc laisser le tank s'approcher ; bien plus, ils doivent attendre que le tank passe à côté d'eux. A ce moment, ils tirent et projettent des sortes de grenades à main qui vont frapper les côtés du char d'assaut, moins protégés que la partie supérieure. Les servants exécutent leur mission avec la certitude d'aller à la mort, car, presque à coup sûr, ils sont broyés par le tank qui suit celui qu'ils ont détruit. Ils ont conscience de leur mission éphémère. Ils sont là pour freiner l'avance, pour harceler la poussée terrible. Deux par deux, rivés à leur arme, ils savent qu'ils n'ont que quelques coups à tirer et tout est fini. Ils jettent leur chair comme l'argile pour ralentir le torrent. Volontaires de la mort : « symbole de cette bataille pour Stalingrad qui est menée par les Russes avec un acharnement qui va jusqu'à l'autodestruction. »

Dans la tactique de la défense de Stalingrad, ces « volontaires de la mort » ont opéré en conjonction avec « les loups-grenadiers » et « les chiens-torpilles ». Dans le secteur de Barwenkowa, par exemple, une compagnie de tanks vit soudain foncer vers elle une meute de chiens aboyants. Ils venaient de tous côtés, galopant en désordre, enragés, hurlant, semblant obéir à leur instinct de bête pour mordre l'acier à pleine gueule. Les équipages des tanks allemands regardaient sans comprendre, étonnés du spectacle : c'était la mort qui venait à eux. Ces chiens, dressés à sauter sur les tanks, portaient une ceinture de grenades à haute puissance explosive qui, au moment où le chien heurte le tank, éclatent.

CONVERSATION

à la Maison-Blanche

Il y a un an, la Hongrie, la Slovaquie et la Roumanie déclaraient la guerre aux Etats-Unis. Récemment, dans tout Budapest, les Hongrois déçus firent circuler la petite histoire suivante qui n'est qu'un rapport apocryphe de la façon dont le président Roosevelt fut informé, par son ministre des Affaires Etrangères, M. Cordell Hull, de la déclaration de guerre hongroise :

Hull : Monsieur le Président, la Hongrie vient de nous déclarer la guerre.

Roosevelt: La Hongrie? Qu'est-ce donc ?

Hull : La Hongrie est un petit royaume sur le Danube.

Roosevelt : Un royaume ? Comment s'appelle son roi ?

Hull : La Hongrie n'a pas de roi. Elle est gouvernée par un amiral.

Roosevelt : Un amiral ? Où est sa flotte ?

Hull : Il n'a pas de flotte ; il a seulement une armée.

Roosevelt : Une armée ? Sur quel front combat-elle ?

Hull : Elle combat sur le front de Russie.

Roosevelt : Pourquoi l'armée hongroise combat-elle contre la Roumanie ?

Hull : Pour acquérir des territoires.

Roosevelt : Des territoires de la Russie ?

Hull : Non, de la Slovaquie et de la Roumanie.

Roosevelt : Mais alors pourquoi les Hongrois ne se battent-ils pas contre la Slovaquie et la Roumanie ?

Hull : Impossible, mon Président. La Roumanie et la Slovaquie sont leurs alliées...

Quant aux « loups-grenadiers », c'est une formation de cavalerie qui, dans un secteur du front d'attaque, se lance à l'assaut des tanks. Des cosaques, montés sur leurs chevaux rapides, tenant à la main des grenades, galopent à toute volée dans une charge de suicide, poitrine en avant, pour sauver leurs défilés.

L'INTERIEUR D'UN TANK « MATILDA »

Le dessin ci-contre représente l'équipage d'un tank anglais du type « Matilda » en position de combat. Le commandant de l'unité est au fond, les yeux toujours rivés à son périscope, par l'intermédiaire duquel il peut voir tout ce qui se passe au loin. Le conducteur (à l'autre bout) et le canonnier (au centre) ont également à leur disposition des périscopes, mais avec un champ de vision plus limité. Le sans-filiste est près du commandant, prêt à recevoir ou à transmettre des ordres. En pleine bataille, le commandant crie ses instructions au reste de l'équipage au moyen d'un téléphone placé à sa proximité.

1. PEDALES
2. VISEUR
3. MANŒUVRE A MAIN
4. VENTILATEUR
5. APPAREIL DE POINTAGE
6. DETENTE DU CANON
7. PLANCHER TOURNANT
8. COUSSINET PARE-CHOC
9. VISEUR ARRIERE
10. RADIO
11. SIEGE PLIANT
12. CULASSE DU CANON
13. SAC POUR CARTOUCHES TIREES
14. SIEGE MOBILE DU CANONNIER
15. OBUS
16. PERISCOPE DU CONDUCTEUR
17. VISEUR (FERME)
18. CASIER A OUTILS
19. ACCUMULATEURS
20. PERISCOPE DU COMMANDANT
21. CHARGEUR
22. LEVIERS DE DIRECTION
23. CONTROLE DE VITESSE
24. PERISCOPE DU CANONNIER

Le Danemark

SOUS LE RÉGIME SCAVENIUS

Depuis que Scavenius a été appelé au pouvoir, l'immixtion allemande dans la vie du pays se fait sentir plus fortement, surtout dans le domaine militaire et économique. Le général Hanneken, qui commande le corps d'occupation, mène le jeu et rudement. Mais la résistance patriotique n'a pas pour autant disparu.

Les chantiers navals ont dû accepter l'exécution d'un programme de constructions pour les Allemands. D'énormes quantités de ciment, qui doit servir aux fortifications nouvelles, ont été réquisitionnées. Toutes les restrictions imposées aux achats des Allemands dans le pays ont été levées et, soit à l'entrée, soit à la sortie, l'examen de la douane a été supprimé par eux. Naguère la nourriture des troupes d'occupation était en partie couverte par des importations ; désormais c'est le Danemark seul qui la fournit.

Il semble que, dans le gouvernement même, une majorité se soit formée qui fait de l'opposition à toute nouvelle exigence des Allemands. Scavenius, lui-même, dit-on, serait moins docile. Ici, comme ailleurs, les défaites et les échecs des Allemands, l'activité croissante des Alliés exercent leur influence sur les esprits. Les Danois voient, de leurs yeux, les difficultés qu'éprouvent les Allemands à maintenir dans leur pays les effectifs et le matériel qu'ils jugent nécessaires à leur défense contre une révolte ou une tentative d'invasion.

La propagande anti-allemande et le sabotage n'ont pas cessé. Dernièrement deux Danois étaient condamnés par une cour martiale allemande pour distribution de tracts « communistes »; hier, c'était un écrivain connu. Les prisons sont remplies, dit-on, de prévenus politiques. Mais on n'a pu découvrir les auteurs de l'incendie de la propriété de Scavenius. L'organe des nazis danois se plaint que le nouveau gouvernement manque d'autorité. Il cite des exemples à l'appui de sa protestation. C'est, par exemple, le cas d'un débitant de tabac qui met sur sa vitrine une pancarte portant cette invitation : « Etes-vous pessimiste ? Alors prenez les ondes courtes à la radio ». C'est encore le cas de deux jeunes employées du téléphone connues pour leurs sympathies nazies, qui, en dépit de l'intervention de la police, sont finalement obligées de renoncer à leur emploi, à cause de l'attitude hostile de leurs collègues.

De ces faits divers et quotidiens, il ressort clairement que l'effort d'intimidation cherché par Berlin n'a pas donné de résultats. Au Danemark, comme ailleurs en Europe, dans le domaine de la contrainte et de la répression, les autorités d'occupation ne peuvent plus obtenir que des résultats limités et temporaires.



LE CHAPEAU DU GÉNÉRAL
Le général Montgomery porte sur son chapeau les insignes de diverses unités ayant pris part à la glorieuse avance des troupes en Libye.

DERNIERS BASTIONS en Afrique du Nord

L'invasion de l'Afrique du Nord a éveillé de tels espoirs chez les nations alliées que le seul fait pour l'Axe de tenir encore les régions de Bizerte et de Tunis est apparu à beaucoup comme un véritable échec. De telles réactions sont dues à une connaissance très imparfaite de la nature du théâtre d'opérations nord-africain et, peut-être, à une interprétation erronée des événements qui s'y déroulent actuellement.

Rappelons tout d'abord que l'occupation de l'Afrique du Nord par les forces anglo-américaines fut entreprise pour trois raisons principales : 1° empêcher ces riches territoires, si importants du point de vue stratégique, de tomber complètement sous le contrôle de l'Axe ; 2° restaurer le contrôle allié en Méditerranée ; 3° aménager des bases offensives facilitant des attaques contre les points faibles de l'Axe.

Opération de grand style, le succès du débarquement des forces anglo-américaines a dépassé en étendue et en rapidité les pronostics les plus optimistes. En moins d'un mois, tout le Maroc français et l'Algérie sont devenus territoires alliés. L'attitude des troupes françaises y a grandement contribué. Quant à la libération de la Méditerranée et au rétablissement des routes maritimes naturelles du Proche et du Moyen-Orient, il est évident qu'ils ne seront obtenus qu'après que la tête de pont axiste en Tunisie aura été totalement éliminée. Enfin, les bases offensives destinées à aggraver la vulnérabilité de l'Axe en rendant la position de l'Italie intenable prendront également toute leur importance le jour où la Tunisie nord-orientale aura été complètement nettoyée.

Par conséquent, une bataille d'une importance capitale est en train de se préparer en Tunisie, bataille qui peut avoir une grande influence sur l'issue de la guerre.

Pour mieux comprendre l'enjeu et la portée des événements d'Afrique du Nord, examinons les divers secteurs du théâtre d'opérations, ainsi que les bases italiennes dont la neutralisation est l'objectif direct.

❶ LE FRONT

En Tunisie, où la chaîne des montagnes rend tout mouvement de l'ouest à l'est plus facile que du sud au nord, les Alliés ont suivi la route classique de l'invasion, dans leur poussée sur Tunis et Bizerte.

Cela signifie qu'ils ont progressé jusqu'à la ligne du fleuve Medjerda, principale source d'eau du pays, qui coule en méandres du sud-ouest au nord-est à partir de la frontière algérienne, pour se jeter dans la mer à un point situé à peu près à mi-chemin entre Tunis et Bizerte.

Le cours du Medjerda traverse en majeure partie une plaine basse et plate avec un terrain accidenté au nord et au sud. A partir de Souk-el-Arba, le fleuve coule sur 80 kilomètres environ à travers une large plaine. Puis viennent les petites gorges d'Oued Zerga, où le fleuve serpente au milieu de petites collines, pour retrouver la plaine ouverte à Testour. A Djedeida, qui n'est pas loin de Tebourba, le grand delta du Medjerda se déploie vers la côte.

Au nord et au sud de cette ligne d'avance, le pays est montagneux et accidenté. Au nord se trouvent les montagnes sauvages et recouvertes de forêts épaisses du Tell du Nord, contrée si difficile à pénétrer que le Tell a longtemps été un refuge pour les rebelles.

Au sud de la vallée du Medjerda, le Haut Tell est constitué de hautes collines en forme de dômes, séparées par de larges cirques.

Au-dessous de Djedeida, des plaines fertiles s'étendent au nord-est et à l'est. Au bord de ces plaines se trouvent Bizerte et Tunis, les objectifs des Alliés.

❷ BIZERTE

Bizerte, port du protectorat français de Tunisie, est, après Toulon, la plus importante base navale française de la Méditerranée.

Située à une centaine de kilomètres de la capitale Tunis, Bizerte est un port commercial de premier ordre. Construit au bord de la mer, à un point où le lac de Bizerte se jette dans la mer par un étroit canal, le port de Bizerte comprend une ville moderne sise presque entièrement au nord de ce canal, tandis qu'un peu plus au nord encore se trouvent l'ancienne citadelle, la ville arabe, entourée d'une muraille, et le vieux port désaffecté.

Derrière la ville existe une dépression, traversée dans sa majeure partie par les deux lacs de Bizerte et d'Ishkul, entre deux rangs de collines. Au nord et au nord-ouest de Bizerte, ces collines s'interrompent brusquement pour faire place autour de la ville à une plaine sablonneuse. Au sud-est se trouvent les collines de la péninsule de Menzel Djemil, descendant graduellement vers le nord, mais s'escarpant au contraire vers le sud.

Le lac de Bizerte, qui est réellement un bras de mer, a une forme circulaire et entoure une surface de près de 80 kilomètres carrés. A l'extrémité sud-ouest de ce lac se trouve la base navale de Sidi-Abdallah. La rive occidentale du lac est basse et marécageuse. Les rives sud-orientales sont montagneuses et boisées, élevant une sorte d'écran de collines derrière lui. A l'est s'étend une vaste plaine marécageuse, tandis que la rive nord est, elle aussi, bordée de collines.

Un canal peu profond conduit du bord occidental du lac au lac d'Ishkul, qui est presque aussi grand que celui de Bizerte.

❸ TUNIS

Tunis, la capitale du protectorat français de Tunisie, est la plus grande ville de l'Afrique du Nord, en dehors de l'Egypte. Quoiqu'elle se trouve sur le lac peu profond de Tunis et ne soit séparée du golfe du même nom que par une langue de sable, un canal artificiel assez profond relie la ville à la mer et en fait un port de mer directement accessible aux transatlantiques passant par la Méditerranée.

Un port secondaire, La Goulette, s'est créé à l'embouchure de ce canal, et il sert comme port de chargement pour les précieuses exportations de minerai de fer de la Tunisie.

La ville originelle de Tunis fut construite au pied des collines qui descendent en s'étageant harmonieusement vers la mer. Les vieux murs qui entouraient la ville ont donné lieu à une ceinture de grandes rues modernes et de boulevards. La ville moderne proprement dite s'est élevée sur le terrain plat qui se trouve entre la vieille ville et le lac.

Tunis est dominée par deux collines, avec la Kasbah (citadelle) à la crête de la colline occidentale. A 45 kilomètres environ au sud de la ville se dresse la pittoresque montagne de Zaghwan ; ses sources abondantes fournissent à Tunis l'eau nécessaire, comme elles le firent au temps des Carthaginois et des Romains. Car près de Tunis se trouve le site de Carthage. Contrairement à la croyance générale, Tunis remonte probablement à une période plus ancienne que Rome, sa célèbre rivale, mais au moment des guerres Puniques, au cours desquelles Rome vainquit Carthage, Tunis devint une dépendance des Carthaginois.

❹ SFAX ET SOUSSE

Sfax, le port nord-africain français sur le golfe de Gabès, se trouve à 250 kilomètres au sud-est de Tunis. Jadis, c'était un centre de grande importance.

Jusqu'à 1897, il n'y avait pas plus qu'un petit ancrage au large de la ville de Sfax. A quelque distance du rivage, c'est à peine si l'eau était profonde de 3 mètres et les vaisseaux de tonnage moyen étaient obligés de jeter l'ancre à 3 ou 4 kilomètres de là. Le nouveau port a un bassin de 138.000 mètres carrés et une profondeur allant jusqu'à 21 pieds, de sorte que les bateaux peuvent maintenant y pénétrer. L'ancrage extérieur au bassin est abrité par les îles de Kerkennah, faisant de Sfax un abri idéal pour les navires en cas de mauvais temps.

Entre Sfax et Tunis, à mi-chemin, est le port de Sousse.

Sousse se trouve dans le golfe de Hammamat, à 140 kilomètres de Tunis par chemin de fer. La voie ferrée continue au sud de Sousse jusqu'à Sfax et Gabès. Le petit port bien protégé de cette ville fut construit en 1901 seulement. Les murailles blanches qui l'entourent et la haute citadelle la rendent très visible de la mer.

❺ L'ILE DE SICILE

La Sicile, par sa position au milieu de la Méditerranée, est d'une grande importance stratégique. Elle est séparée de l'Italie par le détroit de Messine — qui se rétrécit en un point jusqu'à n'avoir plus que 3 kilomètres seulement — et du cap Bon en Tunisie, par un canal de mer de 150 kilomètres de largeur. Dans ce canal se trouvent les autres îles stratégiques de Malte et de Pantellaria.

L'île elle-même a une forme triangulaire, et elle est montagneuse. Les seules plaines sont celles qui, peu nombreuses, se trouvent le long de la côte. Malgré le caractère accidenté de sa topographie, il y a suffisamment de routes et de voies ferrées à travers l'île.

Palerme, au nord-ouest de l'île, est la capitale et le principal port de la Sicile. Située à la sortie d'une petite plaine fertile, couverte d'orangers et presque entièrement entourée par des collines. La ville pénètre sur quelque 1.600 mètres à l'intérieur. Sa population est de 417.000 habitants.

Messine, le second port commercial de la Sicile, est également une importante base pour les destroyers et les sous-marins. Elle possède un port à l'abri qui est situé entre la côte et une langue de terre et forme un bassin presque circulaire qui finit à Forte San Salvatore. Sa population est de 200.000 âmes.

Le principal port de la côte occidentale est *Trapani*, une ville moderne de 63.000 habitants.

L'autre port de la côte ouest est celui de *Marsala*, un petite ville qui doit son importance à ses exportations de vins. Elle possède un petit port artificiel dans lequel les petits navires peuvent pénétrer.

Les trois ports importants de la longue côte orientale de la Sicile sont *Port Augusta, Syracuse* et *Catania*.

Catania, qui se trouve au bord d'une grande et fertile plaine sur le versant sud du mont Etna, est une ville d'une certaine importance, avec une population d'un quart de million d'habitants. Le port est entièrement artificiel.

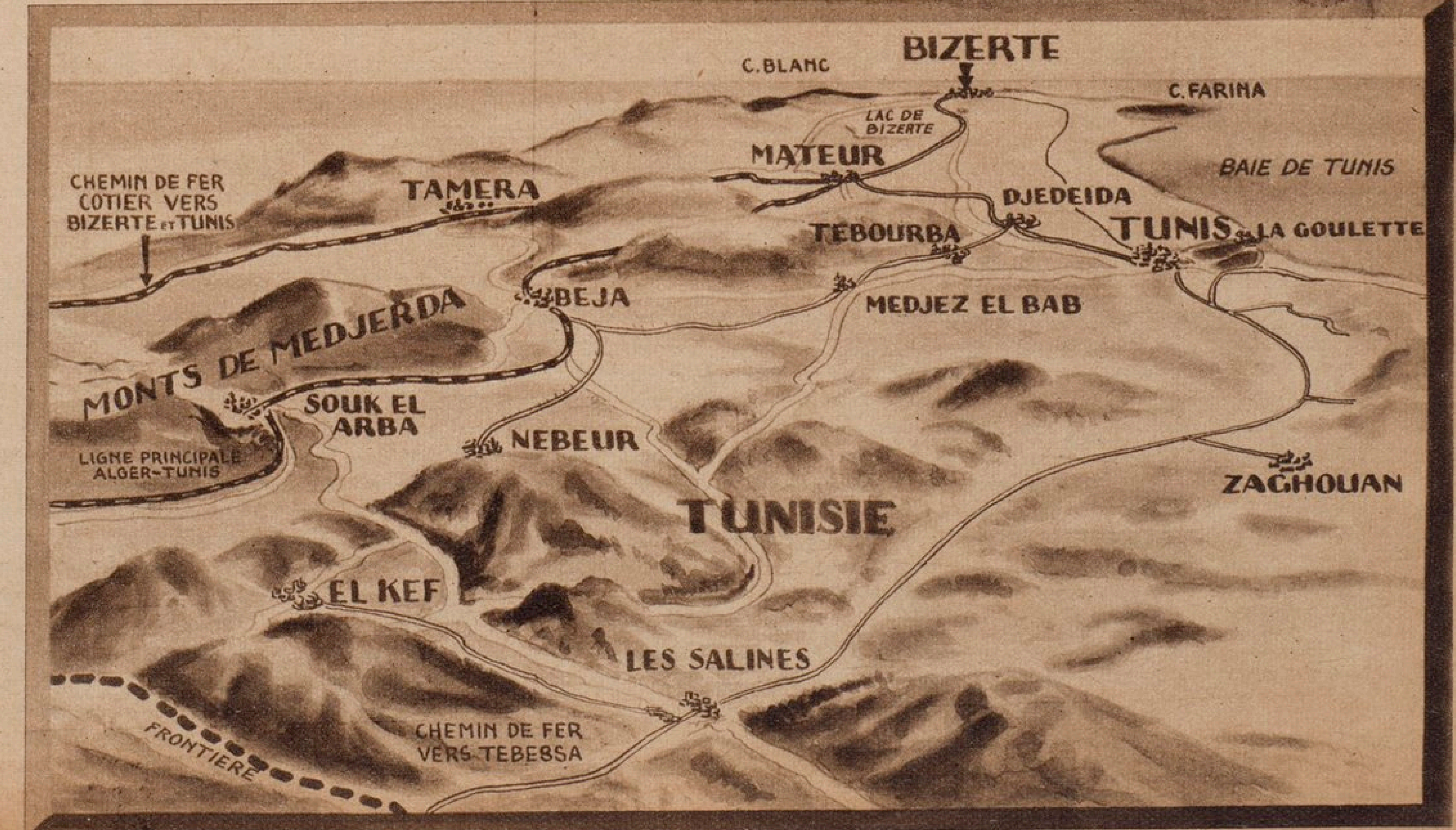
Syracuse est enserrée entre le promontoire de Maddalena et l'île d'Ortygia. Le grand port naturel est long de 3 kilomètres et large de 1.500 mètres. La ville se divise en trois parties : l'isthme, un centre moderne avec de belles rues larges, l'île d'Ortygia, le vieux quartier aux petites rues grouillantes et la nouvelle ville sur le continent.

Il y a le port naturel plus grand encore de *Port Augusta*, car il est long de près de 6 kilomètres et large de 3 kilomètres. Sa position stratégique est importante près des principales routes commerciales de la mer Egée, et son ancrage permet aux gros navires de s'abriter par gros temps.



Voici les points principaux de Tunisie où se déroulent les batailles entre les forces alliées et celles de l'Axe. Ainsi qu'on le voit, la Sicile serait gravement menacée par l'occupation de ces régions par les troupes des Nations Unies qui s'en serviraient comme tremplin pour des opérations de harcèlement continues.

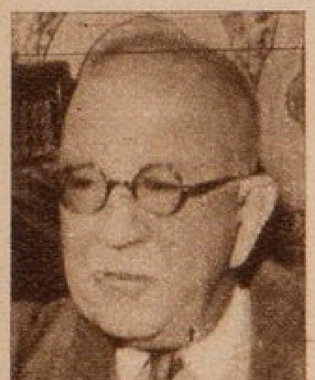
Vue topographique des régions de Tunisie où se dérouleront les batailles entre les Alliés et l'Axe.



LA GUERRE FINIRA-T-ELLE EN

1943 ?

Au seuil de la nouvelle année, notre excellent confrère de langue arabe « Al-Itnein » a demandé à six hommes d'Etat égyptiens s'ils pensaient que la guerre prendrait fin en 1943. Voici leurs réponses qui paraîtront dans le prochain numéro d' « Al-Itnein ».



AHMED HASSANEIN PACHA
Chef du Cabinet Royal

L'armistice sera conclu à un moment tout à fait inattendu. Les circonstances qui mettent fin aux guerres en général relèvent davantage de la psychologie des peuples que de la logique raisonnée ou de la tournure des événements. Souvenez-vous que l'Allemagne, en 1918, a demandé grâce alors que ses armées occupaient encore une bonne partie de la Belgique et de la France. Mon sentiment personnel est que la guerre se terminera à la fin de 1943. Le front russe et le bassin méditerranéen y joueront le rôle décisif.



AMINE OSMAN PACHA
Président de la Cour des Comptes

En 1943, l'Allemagne ne sera pas défaite militairement. Les hostilités cesseront pourtant vers la fin de 1943, car le moral du peuple allemand n'a jamais pu se maintenir longtemps au même niveau. Cet effondrement sera dû à la défaite totale de l'Axe en Afrique du Nord, à la sortie du conflit de l'Italie et des Etats balkaniques, et à l'annihilation progressive des armées allemandes en Russie. La guerre avec le Japon prendra fin avant l'automne de 1944.

ISMAIL SEDKY PACHA
Ancien Président du Conseil

La logique des événements m'incite à croire que l'année 1943 ne verra pas la fin de la guerre ; celle-ci, en effet, est une question de vie ou de mort pour les deux parties belligérantes. S'il est vrai que les ressources de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis sont illimitées, l'Allemagne possède encore de grandes réserves de matières premières en Europe. D'autre part, tant que la volonté de lutter n'a pas faibli chez l'une ou l'autre partie, on ne peut encore sérieusement parler de paix.



FOUAD SERAG EDDINE PACHA
Ministre de l'Agriculture

Pour reprendre l'expression de M. Churchill, cette année sera seulement le commencement de la fin. Je crois que la guerre se terminera en 1944 par la victoire des Alliés. La force militaire de l'Allemagne pourra supporter une autre année de guerre. Quant à l'Italie, tout espoir d'une paix séparée lui est enlevé, car elle se trouve aujourd'hui quasiment occupée.

HUSSEIN SIRRY PACHA
Ancien Président du Conseil

La guerre se prolongera jusqu'à l'automne de l'année 1944. Le soulèvement des populations occupées, dû aux privations de toutes sortes qu'on leur fait subir, y mettra fin. L'Allemagne peut supporter une autre année de guerre. Mais son moral, qui va s'affaiblissant, sombrera en définitive. Je présume que cela aura lieu durant l'été de 1944.



LES CHETNIKS

sont entrés dans la légende

Il semblait, il y a deux ans, qu'une poursuite de la résistance en Yougoslavie en face d'un envahisseur tellement plus puissant serait une folie. Pourtant, la guérilla organisée par les compagnies du général Mihaïlovitch a fini par prendre l'ampleur d'une véritable guerre.

La stratégie et la tactique de ses armées sont conformes aux principes classiques de l'organisation chetnik, vieille de 40 ans, et qui fut fondée pour combattre les Bulgares. Mais Mihaïlovitch a exercé les Chetniks à la précision qui est nécessaire dans la guerre moderne contre les forces blindées et la puissance aérienne liguées contre lui, dans l'écrasante proportion de vingt contre un.

Les principes fondamentaux de la guerre chetnik sont la surprise, la vitesse, le sabotage, toutes tactiques de haut blitzkrieg rendues possibles par une parfaite connaissance des forces ennemies et de leur distribution.

LES CHETNIKS, BANDES ARMÉES

Le mot « chet » vient du turc et signifie simplement « compagnie ». Les compagnies de Chetniks, cependant, vont de trois à cinq cents hommes ou davantage, chiffre qui dépend de l'opération à entreprendre. Les Chetniks peuvent être armés aussi bien d'un simple couteau que des armes automatiques les plus perfectionnées. Les petites opérations visent au refoulement d'une patrouille ennemie en vue de pénétrer les lignes adverses pour recueillir des informations. Elles peuvent être encore une action préliminaire précédant une plus grande opération. Pour une telle tâche, trois à six hommes suffisent.

Mais dans les attaques importantes, comme le déclenchement d'actions offensives du genre de celles qui ont eu lieu en juin 1942, Mihaïlovitch emploie une compagnie s'élevant à 1.500 hommes et plus. Cette compagnie est à son tour divisée en unités de 100, 50, 10 ou trois hommes, chaque unité ayant des missions particulières à remplir, telles que la destruction des blockhaus, le nettoyage des patrouilles, le dynamitage des ponts et des baraquements, ou encore celle qui consiste à ouvrir contre l'ennemi un feu meurtrier et continu en vue de couvrir les Chetniks au moment où ils opèrent.

RAIDS HARDIS

Le fameux raid contre l'arsenal de Kragujevach en juin dernier fut un chef-d'œuvre à cet égard. Mihaïlovitch, avec une compagnie de 1.500 hommes, tua plus de 2.000 Allemands, fit prisonniers 800 autres et réussit à s'emparer d'armes dont la nécessité était très urgente. Parmi le butin, il y avait des fusils, des mitrailleuses, des munitions et des obus pour batteries de montagnes, lesquels anéantirent par la suite une colonne de plus de 2.000 Allemands à l'est de Visegrad. Les prisonniers nazis furent exécutés quand le commandement allemand ordonna des bombardements de représailles sur Shabtz et Uzice et procéda à l'horrible massacre de Kragujevach.

L'on a beaucoup écrit, beaucoup trop, sur l'aviation dont dispose le général Mihaïlovitch. En fait, les quelques vieux avions qu'il a à sa disposition quittent rarement les aérodromes secrets où ils sont parqués, et ce n'est que lorsque le mauvais temps le permet qu'ils procèdent à de courts vols de reconnaissance, lorsque cela est absolument nécessaire.

Il n'y a eu que deux exemples où des avions chetniks ont été employés dans un but offensif contre les colonnes blindées allemandes en Serbie occidentale et, au cours de la retraite des Allemands vers Belgrade, pendant l'hiver dernier. L'arme principale de Mihaïlovitch est, et doit continuer à être — jusqu'à ce qu'il soit renforcé avec des armes et des commandos alliés de l'extérieur — la compagnie allant d'une poignée d'hommes jusqu'à 1.500 guérilleros, surgissant de partout pour détruire les ponts et les routes, désorganiser les communications de l'ennemi, anéantir le plus de forces adverses et disparaître aussi rapidement qu'ils sont venus.

UN DANGER PERMANENT

Aussi longtemps que Mihaïlovitch pourra maintenir une incroyable liaison entre ses forces dispersées, employant la radio à ondes courtes, les signaux de feux, les pigeons voyageurs et bien d'autres procédés qui exaspèrent l'envahisseur, aussi longtemps qu'il pourra manœuvrer l'ennemi dans la magistrale guerre de mouvement qu'il lui a imposée, aussi longtemps qu'il pourra isoler puis détruire les divisions italiennes gardant les importantes routes de ravitaillement de la côte dalmate, la guerre en Yougoslavie continuera.

Quand les Allemands attaquèrent la Yougoslavie et que le gouvernement Simovitch se rendit en Angleterre, Mihaïlovitch conduisit ses armées de guérilleros dans les montagnes. Après neuf semaines de préparation, il reprit la guerre contre l'envahisseur au cours de la nuit du 25 juin. Aujourd'hui, les armées de Mihaïlovitch luttent dans leurs forteresses assiégées en Bosnie occidentale, en Herzégovine et dans le Monténégro. Et le général Draja Mihaïlovitch les conduit en tant que ministre de la Guerre, désigné par le fier gouvernement yougoslave en exil à Londres, dans un combat qui restera sans aucun doute dans l'histoire comme un des épisodes les plus remarquables et les plus réconfortants de cette guerre.



LA LUFTWAFFE

perd la maîtrise du ciel

Pourquoi la Luftwaffe n'a-t-elle pas su déployer en Russie la même force destructive que durant les campagnes de France et de Pologne ? Pourquoi l'état-major allemand a-t-il brusquement cessé les raids de grande envergure sur l'Angleterre ? Pourquoi la force aérienne nazie a-t-elle été quasiment balayée du ciel égyptien et libyen lors de la récente offensive du général Montgomery ? Les experts militaires, se basant sur des statistiques sérieuses, ont prouvé récemment que l'aviation allemande, dont la puissance avait pesé avec tant de force dans la balance au début de la guerre, a perdu en fait aujourd'hui les trois quarts de son pouvoir offensif. Et cela pour deux principales raisons :

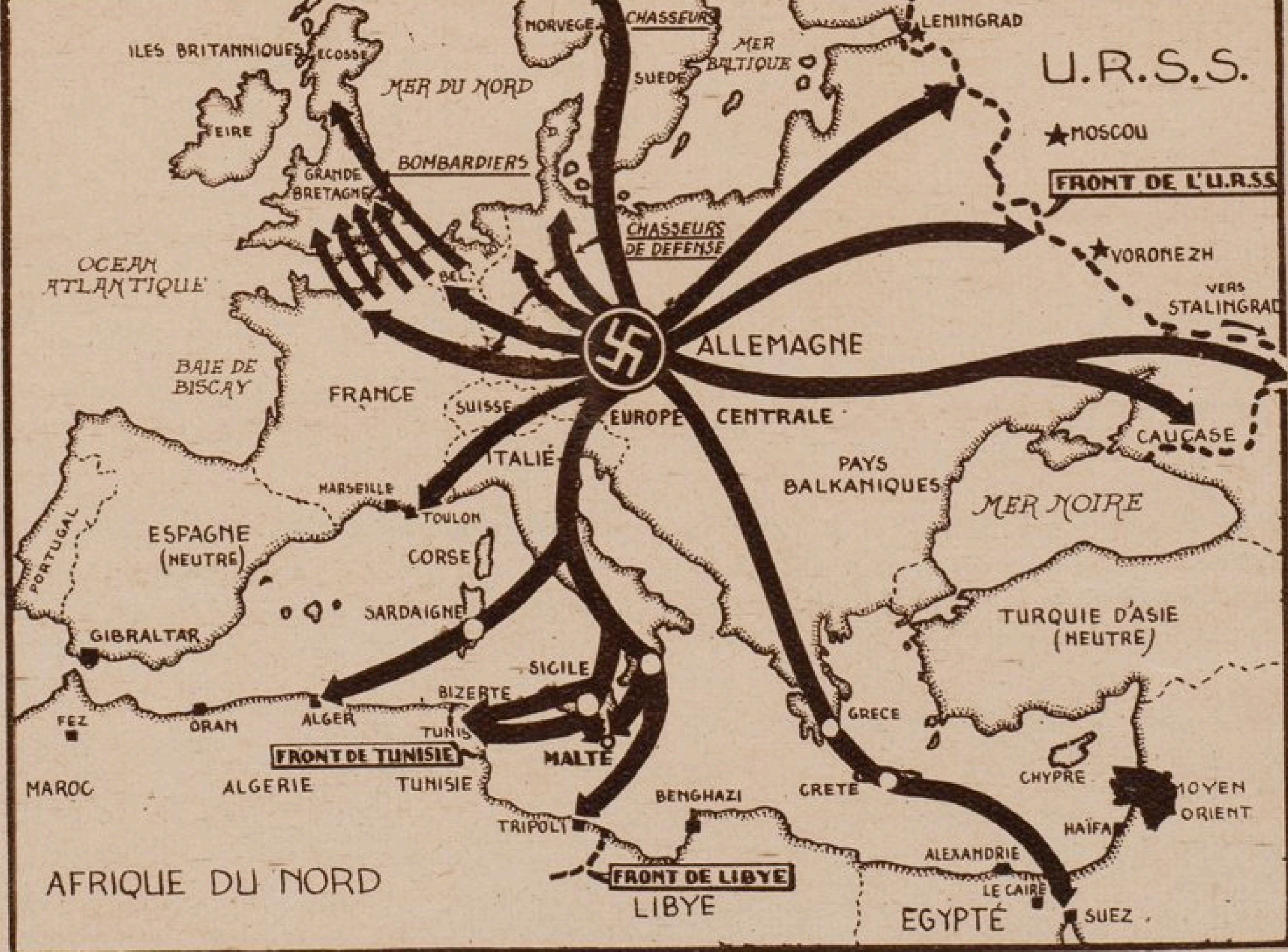
1° La production de guerre allemande, arrivée à son maximum en 1941, commence à décliner sensiblement. Cela est dû à la mobilisation dans l'armée d'un grand nombre d'ouvriers spécialisés, à la pénurie des matières premières et, enfin, aux raids dévastateurs des avions alliés sur les centres industriels.

2° La force de la Luftwaffe, qui se trouvait concentrée en Allemagne au début du présent conflit et qui était, par conséquent, en mesure d'asséner de tous côtés les coups les plus violents, se trouve aujourd'hui dispersée à travers toute l'Europe, ayant un front de plusieurs milliers de kilomètres à défendre et subissant en plus un martèlement continu de ses puissants ennemis.

D'après les derniers chiffres connus, la distribution approximative des effectifs de la Luftwaffe en Europe et dans la Méditerranée s'établit comme suit :

Sur le front de l'Ouest, c'est-à-dire face à la Grande-Bretagne, le haut commandement allemand a concentré une grande partie de ses forces aériennes : près de 1.500 avions de première ligne, dont la moitié se compose de chasseurs ultra-modernes (F.W. 190) à long rayon d'action. En Europe centrale et dans les Balkans, sous les ordres du général Student, se trouvent 600 à 700 appareils. Sur le front de Russie, le général Richthofen dispose, à part quelques divisions de parachutistes, de 1.500 à 1.700 avions continuellement en service. En Méditerranée, les raids contre Malte et les lignes de communication alliées demandent l'emploi de 500 appareils. En Afrique, Rommel avait à sa disposition quelque 800 avions. C'est-à-dire, en tout, environ 8.000 appareils de première ligne. Fait significatif : en 1941, à pareille époque, la Luftwaffe comptait environ 6.500 avions en service permanent sur tous les fronts. L'arme aérienne allemande accuse par conséquent, et pour la première fois, une diminution sensible de sa force globale.

Les récents événements de l'Afrique du Nord française ont rendu encore plus difficile la tâche de la Luftwaffe. Le bassin occidental de la Méditerranée, relativement tranquille depuis l'armistice de juin 1940, est redevenu un vaste champ de bataille aéro-naval. L'Axe, qui doit toujours tenir compte d'une invasion éventuelle du midi de la France, est contraint de distribuer ses forces aériennes en conséquence. L'Italie enfin, qui comptait jusque-là sur ses propres forces, doit faire appel à la Luftwaffe pour contenir l'offensive aérienne alliée. La situation nouvelle ainsi créée en Méditerranée aura pour effet d'affaiblir encore davantage la force aérienne allemande.



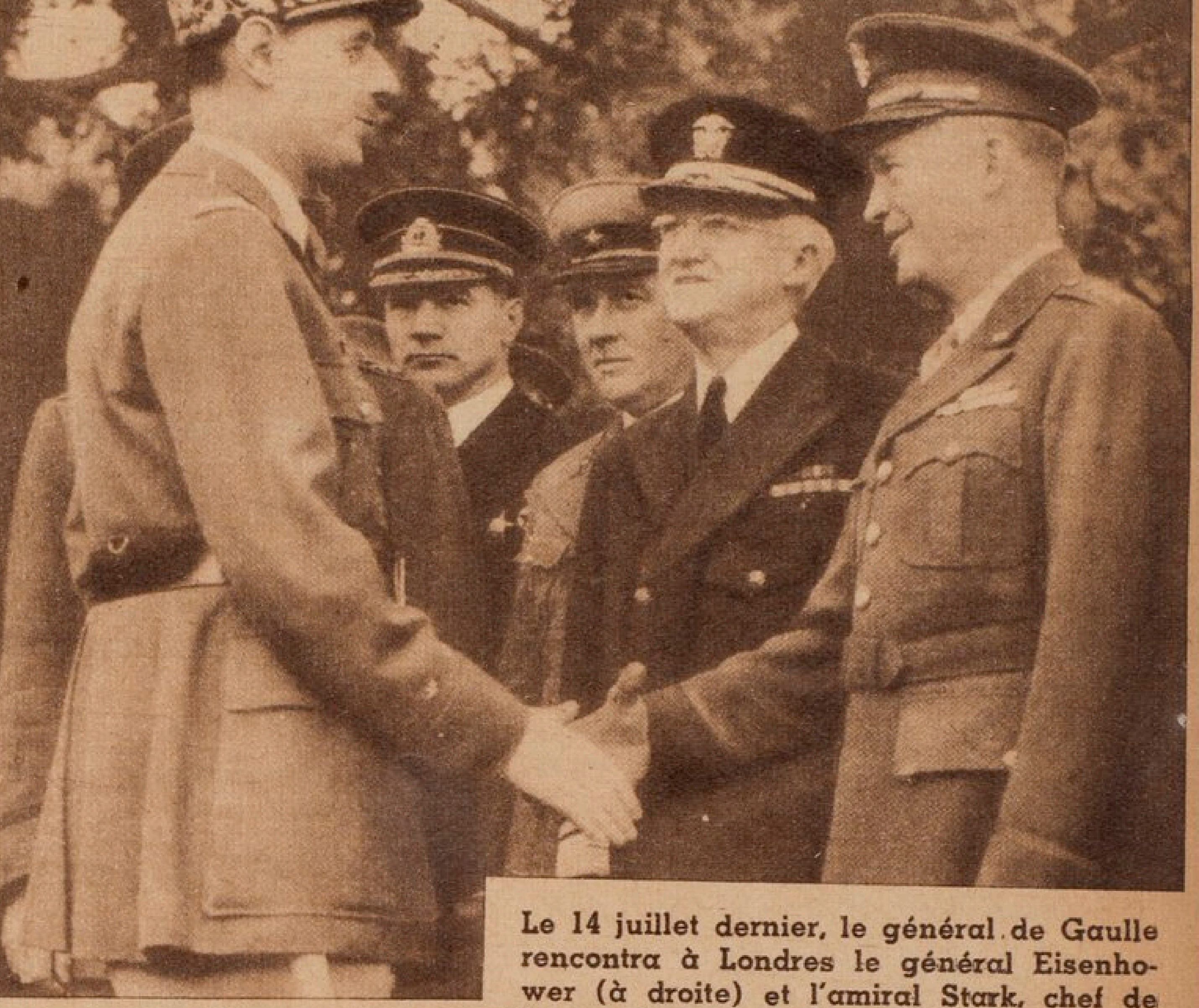
La distribution des forces de la « Luftwaffe » qui doivent défendre tout un continent est devenue une entreprise terriblement compliquée.

On ne doit pas perdre de vue que von Rundstedt (chef d'état-major général de la Luftwaffe) doit continuellement remplacer les pertes subies par ses forces aériennes. En Russie seule, les avions de tous genres abattus se montent à une cinquantaine quotidiennement. En Libye, les Axistes ont perdu durant leur retraite un grand nombre d'appareils. La tâche de la Luftwaffe, déjà si difficile, va en s'accroissant en raison de la mobilité extrême des opérations et de l'impossibilité de stabiliser de façon définitive les fronts aériens.

Or la mobilité, c'est-à-dire le pouvoir d'expédier sans cesse, en toute circonstance et dans toutes les directions des réserves toujours fraîches, joue un rôle de premier plan dans toute stratégie et dans celle de l'air en particulier. Le réseau « défensif » aérien allemand ressemble actuellement à un fil élastique et ténu, s'étendant sur une distance immense et risquant à tout moment de se rompre.



Londres est la capitale des gouvernements libres des pays occupés. Lors d'une conférence interalliée qui eut lieu récemment au palais de St. James, le délégué du Luxembourg, devant le microphone, s'adresse à l'assemblée.



Le 14 juillet dernier, le général de Gaulle rencontra à Londres le général Eisenhower (à droite) et l'amiral Stark, chef de la marine des Etats-Unis en Europe.

10 CAPITALES EN UNE SEULE

Londres est aujourd'hui le siège de dix gouvernements européens qui forment le noyau autour duquel viennent se cristalliser les espoirs de ceux qui subissent le joug nazi.

Quelques jours après l'occupation de la Pologne, un gouvernement polonais était constitué à Londres. L'année suivante, la capitale britannique devenait le siège des gouvernements norvégien, hollandais, belge et celui du Comité National Français. Chaque fois que les nazis prenaient un autre pays d'Europe, ses dirigeants, demeurés fidèles à la cause de la liberté, continuaient à conduire la guerre, à partir de la capitale anglaise. Aujourd'hui, Londres abrite dix gouvernements européens. Le public les appelle « Gouvernements en exil ». Mais les Polonais, Tchèques, Hollandais, Norvégiens, Belges, Français Combattants, Yougoslaves, Grecs, de Londres rejettent à juste titre cette appellation et préfèrent celle de « Gouvernements alliés ». Le public, loin de se douter de l'envergure de la tâche de ces gouvernements, les considère comme des parents pauvres, vivant grâce aux subsides de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Rien n'est plus inexact. Navires, matières premières, ressources coloniales et financières, capacité industrielle, voici ce que ces pays jettent dans la balance des Nations Unies. Certains d'entre eux vont jusqu'à refuser l'aide de la loi de Prêt et Bail, et insistent pour payer au comptant toutes les fournitures de guerre qu'ils reçoivent.

L'INDUSTRIE EN EXIL

Les gouvernements européens établis provisoirement à Londres ne se contentent pas de fournir leur apport aux Nations Unies dans les domaines politique et militaire. Ils ont installé en Angleterre des industries de guerre qui rendent de grands services aux Alliés.

Dans ce domaine, ce sont les Tchèques qui ont fourni l'apport le plus consistant. Dans plusieurs régions d'Ecosse, du pays de Galles et du Cumberland, de nouvelles industries, créées par les Tchèques, ont été installées. Ces établissements débitent toutes sortes de produits, qui sont autant d'instruments de victoire pour les Alliés. Les ingénieurs tchécoslovaques se sont enfuis de leur pays, emportant le plus souvent un simple carnet de notes.

Nul n'ignore que dans le domaine des armements, les manufacturiers tchèques étaient passés maîtres. A l'heure actuelle, des usines installées en Grande-Bretagne débitent en grande quantité des armes de toutes sortes. Les ingénieurs tchèques ont donné à la cause commune tous leurs secrets de fabrication.

Environ les neuf dixièmes des cent mille Européens civils exilés en Grande-Bretagne travaillent, et travaillent dur. Les Belges et les Hollandais y ont transféré leur industrie du diamant. Les Français Combattants, les Belges et les Hollandais ont apporté, par milliers, leurs jolis petits bateaux de pêche, et nombreux sont les villages de la côte anglaise qui ont pris l'aspect pittoresque des hameaux de pêche bretons, normands, de ceux des environs d'Ostende et de Zeebrugge. Plus de la moitié de la flottille de pêche belge contribue efficacement au ravitaillement en nourriture de la Grande-Bretagne. La chasse au poisson est loin d'être un sport de tout repos, dans des mers infestées de mines et de sous-marins, continuellement patrouillées par les bombardiers en piqué. Les autres unités prennent une part directe aux opérations navales de la guerre.

LEURS RESSOURCES

Les gouvernements européens alliés ont des ressources variées. Quelques-uns reçoivent des subsides de la Grande-Bretagne ; d'autres n'ont recours au gouvernement britannique qu'en ce qui concerne leurs dépenses militaires ; d'autres encore pourvoient eux-mêmes à leur subsistance ; finalement, il en est qui apportent leur aide financière à la Grande-Bretagne. Tous, naturellement, bénéficient de la loi du « Lease and Lend ».

Les Polonais sont les plus pauvres. Les réserves d'or qu'ils transférèrent en France après la conquête de la Pologne furent consignées aux Allemands par le gouvernement Pétain. Les hommes de Vichy agirent de même avec les richesses belges et luxembourgeoises qu'ils avaient en dépôt chez eux.

L'Empire de la France Combattante pourvoit lui-même à toutes ses dépenses civiles, mais des emprunts britanniques couvrent ses frais militaires. Le Comité National du général de Gaulle à Londres est financé au moyen d'avances faites par le Trésor britannique et qui devront être remboursées après la guerre.

Les Tchèques avaient, avant la guerre, six millions de livres sterling d'or déposées à la Banque d'Angleterre. Sur la demande de la « Banque pour les Règlements Internationaux », cette richesse fut remise en 1939 au gouvernement allemand. Néanmoins, les dirigeants tchèques de Londres possèdent une certaine quantité d'or, gagnent des sommes considérables par l'exploitation de leurs brevets industriels et reçoivent des donations importantes. Seules les forces armées de Tchécoslovaquie sont entretenues par la Grande-Bretagne. Il en est de même en ce qui concerne la Yougoslavie et la Grèce.

Parmi les gouvernements exilés qui donnent leur aide financière à la Grande-Bretagne, on compte ceux de Belgique, de Hollande et de Norvège. Ces trois gouvernements sont parvenus à mettre en sûreté toutes leurs richesses, parfois à la suite de péripéties dignes d'un film d'aventures. Le gouvernement belge tire, en surplus, de gros revenus du Congo, et paye toutes ses dépenses militaires et civiles. Même les aviateurs belges qui servent dans les rangs de la R.A.F. sont à la charge de leur propre gouvernement. Les représentants luxembourgeois sont entretenus par des avances belges. Les Hollandais payent au comptant la moindre fourniture qu'ils reçoivent. Faisant preuve de prévoyance, ils ont mis de côté une somme de 20 millions de livres sterling, pour l'après-guerre.

Le gouvernement de la reine Wilhelmine figure sur la liste du « Lease and Lend Bill », seulement pour des raisons de priorité. Toutes les fournitures sont réglées au comptant, et il en sera ainsi jusqu'à la fin de la guerre.

Les Norvégiens, également, subviennent eux-mêmes à tous leurs besoins. A l'instar des Hollandais, ils payent à leur gouvernement l'impôt sur le revenu. Tout le profit de la marine marchande norvégienne est versé au gouvernement, lequel a passé un accord prévoyant un règlement de comptes après la guerre, avec les armateurs. Au cours du premier semestre de 1942, le fret de la marine marchande norvégienne a rapporté au gouvernement du roi Haakon, net de tous frais et impôts, Lst. 12.540.000. De tous les souverains exilés, le roi Haakon est le plus austère. Il vit dans une petite maison de campagne, aux environs de Londres, avec un seul serviteur personnel.

MOUVEMENTS LIBRES

A part les gouvernements exilés, Londres héberge des représentants plus ou moins agréés, de mouvements politiques, appartenant aux différents pays de l'Europe continentale. Seuls les Danois libres sont considérés officiellement comme une organisation représentant le véritable esprit national. Ils sont dirigés par un conseil élu, selon la tradition démocratique, et, chaque année, fournissent à la cause alliée une contribution tangible, sous forme de 500.000 tonnes de marine marchande, le prêt du Groenland, qui sert de base aux forces armées des Etats-Unis, et la constitution d'un fonds pour l'aviation.

Quant aux autres mouvements, ils forment un ensemble désordonné d'organisations, de ligues, de partis politiques, dont les membres assiègent les antichambres du ministère britannique des Affaires Etrangères. Quelques-uns de ces membres sont des patriotes sincères, d'autres demandent des subsides, d'autres encore essayent de décrocher un siège à la Conférence de la Paix.

Les Autrichiens, avec une liste sans fin de groupes politiques, possèdent deux mouvements libres : l'un comprend la majorité des sociaux-démocrates ; l'autre embrasse monarchistes pro-Habsbourg, communistes, catholiques, etc. Les Hongrois sont également divisés. Le mouvement de la Roumanie libre à Londres comprend les anciens diplomates du roi Carol.

L'APRES-GUERRE

Les délégués des différents gouvernements siégeant à Londres se réunissent périodiquement en Assemblées Internationales, pour échanger, officieusement et confidentiellement, leurs vues au sujet de la reconstruction économique et politique de l'Europe.

Les Hollandais se contentent de déclarer qu'après la guerre, ils rejetteront toute proposition d'établissement d'une nouvelle organisation internationale pouvant favoriser l'avènement de puissances politiques. Les Belges demandent une réorganisation étroite de l'Europe occidentale, ainsi que les Norvégiens qui voient cette réorganisation régie par une collaboration constante entre la Grande-Bretagne et la Russie. Tous ont été unanimes à définir la neutralité et l'isolationisme comme positions dangereuses pouvant entraîner des catastrophes. En ce qui concerne une juste distribution des matières premières entre les nations, rien n'est plus significatif que cette déclaration de M. Spaak, ministre belge des Affaires Etrangères : « Je pourrais consentir à céder à l'Allemagne une partie du Congo. Mais je veux être sûr qu'elle ne fera pas des obus avec le cuivre qu'elle en tirera. »

Les Tchèques ont des idées très nettes quant à l'avenir : pas de fédération européenne, pas d'Etats-Unis d'Europe ; mais des confédérations régionales, sauvegardant et unissant les petites nations du continent européen, doivent être établies en Europe occidentale, en Scandinavie, en Europe centrale et dans les Balkans. Ces blocks serviront de base à une plus grande organisation internationale. « Voici, dit M. Bénès, la seule façon d'envisager la réalité du nationalisme et la nécessité de fédération en Europe. »

Quelle serait la position des Habsbourg dans l'Europe de demain ? Les Polonais et les Tchèques ainsi que les représentants croates et les Slovènes catholiques de Yougoslavie n'admettent pas la possibilité du retour au pouvoir d'un membre quelconque de cette famille. Ce sentiment d'hostilité se retrouve chez les Autrichiens et les Hongrois eux-mêmes. D'ailleurs, les Habsbourg misent actuellement sur tous les tableaux : Otto est à Washington, Robert est à Londres, Albrecht est à Budapest, et Anton, beau-frère de l'ex-roi Carol, salue la croix gammée à Bucarest. « Un Habsbourg pour chaque pays et pour chaque victoire ! » crient les partisans autrichiens du parti social-démocrate.

LE SORT DE L'ALLEMAGNE

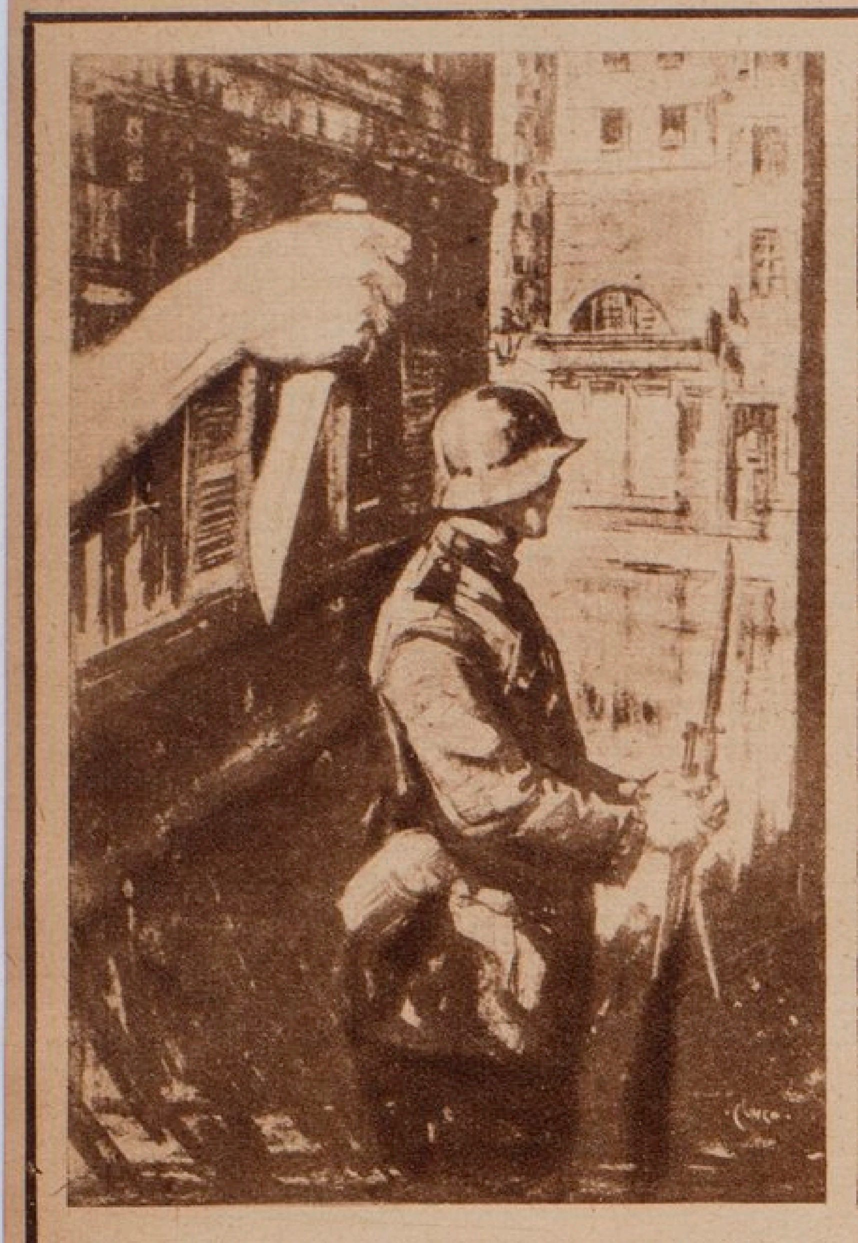
Aucun homme d'Etat exilé, se trouvant à Londres, ne mâche ses mots lorsqu'il parle du statut de l'Allemagne après la guerre. Même le Premier Ministre hollandais demande une « paix dure ». La tendance générale des gouvernements européens établis à Londres est la suivante : « L'Allemagne doit être morcelée en confédérations, et la puissance prussienne doit être détruite à la racine. »

Aucun des exilés de Londres n'accepte l'idée que le peuple allemand se débarrasserait de Hitler si les Nations Unies lui promettaient une paix raisonnable. Les hommes d'Etats européens sont unanimes à flétrir les « apaiseurs » qui sont en faveur d'une paix « réaliste » après la défaite de Hitler, concédant à l'Allemagne certains avantages qui devront lui être niés à jamais.

CEUX QUI RENTRERONT...

Quelques gouvernants européens se montrent beaucoup plus circonspects quant à l'établissement d'un système qu'ils appliqueront à leurs pays après la guerre. Ils font la part des profonds bouleversements politiques et sociaux auxquels l'Europe est actuellement soumise par suite de l'occupation allemande et des méfaits de la guerre.

Dans ce cas, disent-ils, quelle est la valeur des projets conçus aujourd'hui ? Ceux qui rentreront dans leurs pays, musique en tête, drapeaux déployés, seront les soldats, les marins, les aviateurs, les travailleurs qui luttent dans l'exil. Mais les ministres actuels ne sont que de simples ambassadeurs, redevables de comptes exacts à leurs peuples, à la fin de la guerre. Leurs fonctions disparaîtront avec l'écho du dernier coup de canon. Les visages des hommes qui siégeront à la prochaine conférence de la paix sont encore inconnus.



Nulle part le nazi ne peut se soustraire à la main vengeresse de l'opprimé.



Des presses secrètes fonctionnent clandestinement dans tous les coins d'Europe.



Les patriotes, dans tous les pays occupés, défient la mort en écoutant les émissions de la B.B.C.



Ce camelot, surveillé par la Gestapo, a rendu bien des services à la cause alliée.

Le
éch

LA REVOLTE EN EUROPE

DOIT ÊTRE ORGANISÉE PAR LES DÉMOCRATIES

Un spécialiste américain, Jan Valtin, expose, dans l'article que nous reproduisons, comment les Démocraties peuvent venir efficacement en aide aux centaines de milliers de patriotes de l'Europe occupée, préparant ainsi la révolte, laquelle, au jour de la grande offensive des Nations Unies, viendra asséner un coup définitif à la puissance nazie.

●

Les deux cents millions d'hommes qui peuplent actuellement les territoires européens soumis à l'Allemagne dépassent en nombre leurs gardiens armés, dans une proportion de soixante-dix contre un. Pourtant, dans les conditions actuelles, le peuple de France, par exemple, n'aurait aucune chance de mener à bonne fin un mouvement de révolte contre les vingt divisions qui le gardent.

Les Allemands sont convaincus de l'impossibilité d'une pareille rébellion, condamnée à être rapidement étouffée dans le sang. Vraisemblablement, les Allemands ne se trompent pas.

Mais plusieurs personnalités américaines pensent que la révolte générale des Européens excédés par la rigueur du joug allemand n'est qu'une question de temps. Lorsqu'elle éclatera, l'armée nazie, affaiblie par les carnages de Russie, se trouvera dans l'impossibilité d'endiguer le flot de désespoir qui soulèvera l'Europe. Cette contre-révolution démocratique est susceptible de marquer la fin irrévocable de la domination nazie.

Cependant, j'estime que ces Américains ne possèdent pas une grande expérience en ce qui concerne les aspects pratiques d'une révolution moderne. Ils oublient que les peuples soumis à la famine et au terrorisme perdent graduellement leur potentiel de révolte, jusqu'au moment où l'épuisement et la résignation s'emparent complètement de leurs âmes asservies.

ORGANISONS LA RÉVOLTE

De plus, mes compatriotes n'ont pas l'air de se rendre compte que les révolutions n'éclatent pas toutes seules : à l'instar des grandes batailles, ces mouvements de révolte générale doivent être soigneusement organisés, jusque dans leurs moindres détails. Dans tous les pays occupés par l'Allemagne, par exemple, il est indispensable que des groupes de révolutionnaires bien entraînés, dirigés par des chefs capables, soient créés méthodiquement. Les anti-nazis doivent avoir des armes à leur disposition. Finalement, il faut que la machine militaire et productive allemande soit amenée au préalable à un état de désintégration avancée : soldats découragés, aspirant à rentrer dans leurs foyers, manque de main-d'œuvre, voies ferrées mises hors d'usage, machines détériorées au delà de tout espoir de réparation.

Pour atteindre ces premiers buts, les patriotes doivent mettre en pratique tous les enseignements de la révolution, tels qu'ils ont été professés par Marx et appliqués par Lénine au cours de la Révolution bolchevique de 1917. Le mouvement de 1918, qui asséna le coup de grâce à l'Allemagne au cours de la dernière guerre, ne fut qu'une faible imitation de la technique russe, à base de grèves, de mutineries, et de mainmise sur des positions-clés.

L'Amérique et la Grande-Bretagne peuvent et doivent adopter cette technique éprouvée de la révolution. Un soulèvement européen ne peut réussir que si les Alliés en sont les artisans.

LA RADIO ET LES RUMEURS

Les Britanniques ont déjà donné une preuve de ce qui pouvait être tenté, spécialement dans le domaine des radiodiffusions. Leur première tâche consista à grouper un auditoire fidèle à leurs émissions. Ils firent appel à des réfugiés des différents pays envahis et les chargèrent d'élaborer des programmes destinés à leurs compatriotes. On demanda à des spécialistes dans l'art de la publicité de monter des émissions aussi attrayantes que possible.

L'un des expédients les plus ingénieux auxquels ont eu recours les Britanniques fut ce qu'on appelle « la campagne de rumeurs ». Des agents secrets répandent, en quelques points du territoire allemand, des rumeurs alarmantes qui sont en un clin d'œil colportées à travers le Reich. C'est ainsi qu'une fois, dans certains ports de la Baltique, des agents anti-nazis répandirent le bruit que les ménagères refusaient d'acheter du poisson en conserve. Une tentative d'invasion contre l'Ecosse avait été repoussée avec de lourdes pertes pour les Allemands, et les poissons de la mer du Nord étaient empoisonnés parce qu'ils s'étaient nourris de cadavres de soldats nazis, tués au cours de l'opération. Quarante-huit heures plus tard, cette rumeur fantastique avait parcouru un chemin si long, que les ménagères de Munich refusèrent à l'unanimité d'acheter du poisson en conserve. Les familles allemandes, déjà durement rationnées, se passèrent pendant plusieurs semaines de ce mets substantiel.

Les Polonais et les Tchèques sont ceux qui possèdent sans doute la meilleure organisation de résistance secrète. Ainsi, il est possible d'envoyer de Londres un questionnaire jusqu'en Bohême et d'en recevoir la réponse en moins de quarante-huit heures. La presse clandestine est de plus en plus active à travers l'Europe centrale, la France occupée, la Belgique et la Hollande. Mais tous ces efforts des patriotes insoumis sont loin de constituer une organisation méthodique d'une révolte générale en Europe.

DES ARMES ET DU MATÉRIEL

Aujourd'hui, tous les groupes révolutionnaires des pays occupés ont besoin d'une aide matérielle urgente que nous sommes à même de leur faire parvenir. Contre les mitrailleuses, leurs marteaux et leurs faux sont absolument inutiles. Les pertes qu'ils essuyèrent sont considérables ; constamment, les éléments directeurs doivent être remplacés. Les 3.500 kilomètres de côtes européennes sont une invitation alléchante pour les secours que nous pouvons faire parvenir à ces hommes décidés. Des centaines de petites unités pourraient être dirigées pendant la nuit par des patriotes qui connaissent toutes les petites baies, tous les fjords du littoral nord-européen. Nous pourrions ainsi établir un afflux constant de massages, d'armes, de renforts humains entraînés, d'explosifs, de faux passeports, d'appareils récepteurs de radio, de presses portatives, d'appareils photographiques, et mille autres accessoires inédits de l'espionnage et du sabotage, vers ces pays en ébullition.

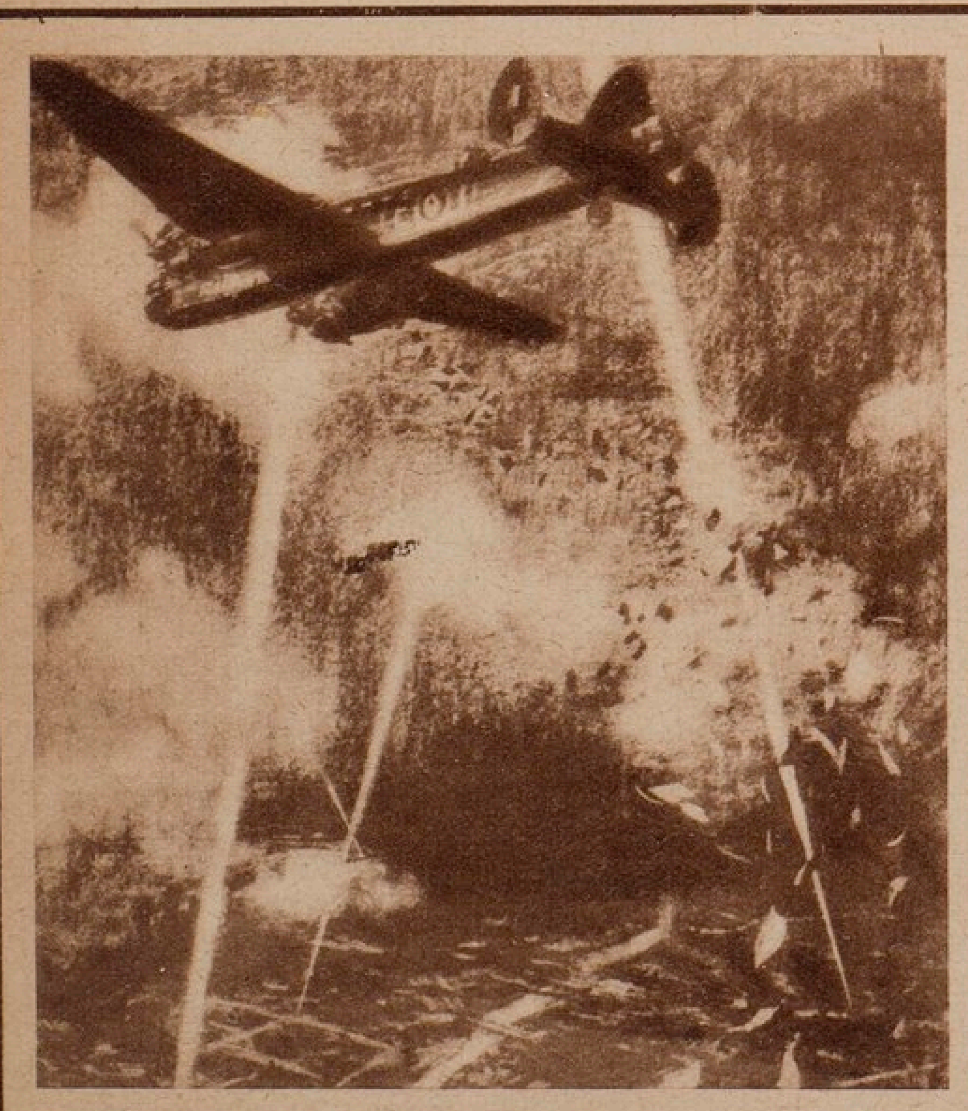
Ces mêmes bateaux pourraient ramener en Grande-Bretagne des patriotes avides d'apprendre la technique de la révolte, des renseignements précieux et des rapports détaillés sur les agents secrets qui opèrent actuellement sur le Continent. C'est à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis qu'incombe la tâche de former de nouveaux chefs révolutionnaires.

LA SCIENCE DU SABOTAGE

Quant au sabotage, il doit évoluer en un mouvement général, auquel prendront part des millions de travailleurs simultanément. Les stations de radiodiffusion anglo-américaines doivent inlassablement divulguer vers l'Europe tous les détails concernant des moyens faciles de sabotage et d'obstruction.

Sait-on qu'en laissant tout simplement filtrer de l'eau dans une cale chargée de céréales, le volume des grains augmentera de trois fois, et que la coque du navire éclatera au bout d'un certain temps ? Un peu d'eau ajoutée à l'essence rendra ce carburant inutilisable pour les avions, les camions et les tanks. Un mélange d'eau et de potasse dégage une quantité d'hydrogène extrêmement inflammable, suffisante pour provoquer l'explosion d'une usine de munitions.

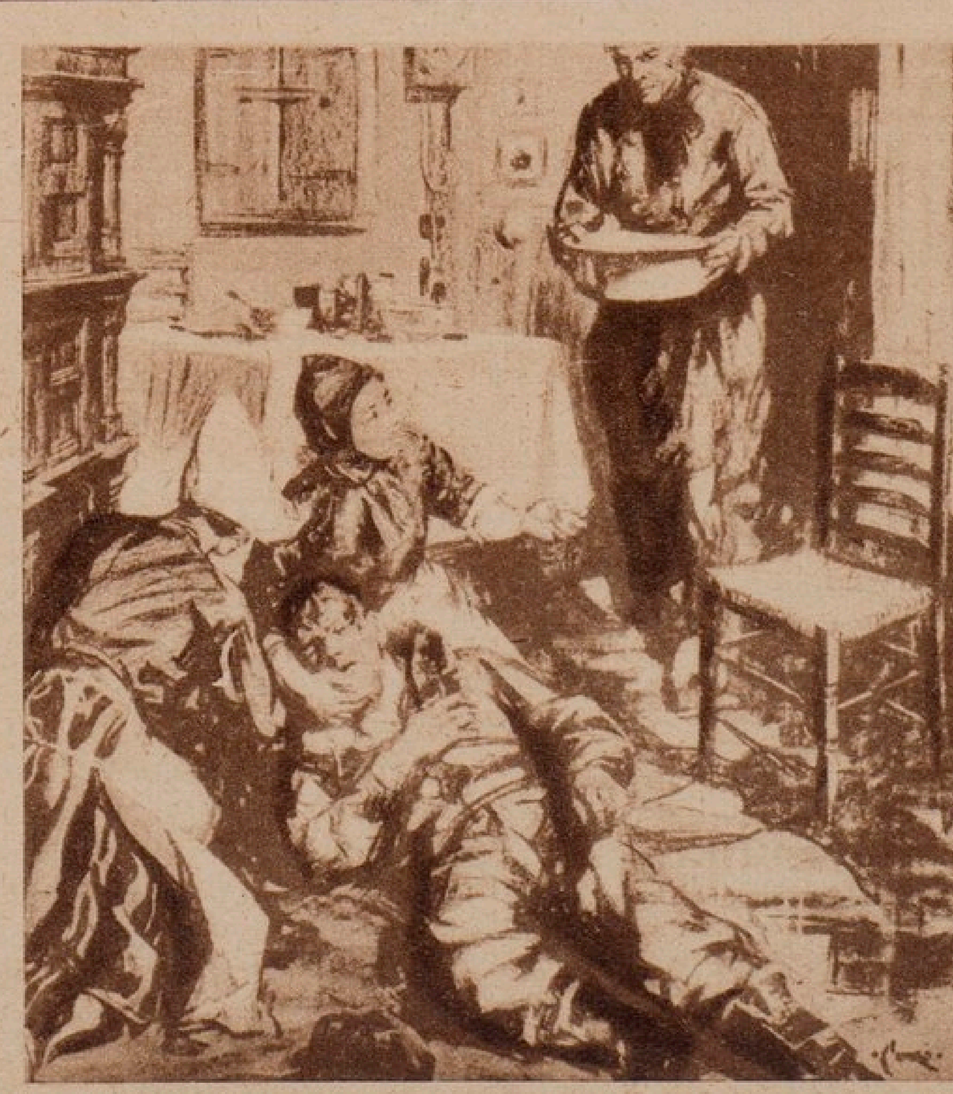
Quelques instructions, très simples, diffusées par radio peuvent apprendre à des gens ignorant tout de la mécanique comment on peut mettre hors d'usage les machines qui travaillent actuellement pour les nazis. Une poignée de



La nuit, les avions de la R.A.F. lancent des tracts dans les régions occupées.



Les aviateurs alliés savent qu'ils ont à travers toute l'Europe des amis fidèles...



...qui les accueilleront à leur descente de parachute et les mettront à l'abri.



Les lieutenants de Hitler su
bourreau de Moravie, tu



Le sabotage se pratique sur une grande échelle. Partout des ponts sont minés...



...et la locomotive transportant des munitions pour l'ennemi connaîtra sa fin.

verre pilé ou d'émeri en poudre jetée dans le récipient d'huile lubrifiante suffit à détériorer une locomotive. Un peu de ciment ou de grès dans les soupapes, et un tank ou un bombardier deviendront inutilisables. « Oubliez » de mettre de l'huile dans les machines qui vous sont confiées, et elles se détérioreront. Coupez un câble électrique et vous aurez contribué à paralyser la production de guerre nazie. Fermez les valves d'un pipe-line pendant que ses pompes fonctionnent et vous provoquerez l'éclatement du conduit. Des chiffons trempés dans le pétrole, laissés dans un endroit obscur et fermé, peuvent dégager suffisamment de chaleur pour provoquer un incendie.

Les patriotes de l'Europe opprimée ont besoin d'une grande quantité d'explosifs. Ceux-ci peuvent leur être fournis par les Nations Unies, accompagnés d'instructions précieuses. Un bâton de dynamite peut détruire un camion ou faire sauter une ligne de voie ferrée. Dix bâtons peuvent détruire un pont ; vingt bâtons sont suffisants pour provoquer l'écroulement d'un tunnel. Si ces actes sont accomplis en même temps sur une grande échelle, ils peuvent affaiblir d'une façon considérable les moyens de communications, en créant d'importantes zones d'interruption sur les 24.000 kilomètres de voies ferrées que contrôle actuellement l'Allemagne.

Les Polonais qui travaillent dans les usines nazies chargent les obus et les bombes avec du sable au lieu de T.N.T. Les ouvriers tchèques employés auprès des usines Skoda ont ajouté, pendant un certain temps, du soufre et du zinc à l'acier en fusion. Les canons fabriqués avec cet alliage insolite s'avérèrent inutilisables après qu'une ou deux salves furent tirées.

MAXIMUM D'EFFET

Pendant le putsch qui précéda l'assassinat du chancelier Dollfuss, les terroristes nazis employèrent des coins pour faire dérailler les locomotives. Assez petits pour être dissimulés sous un manteau, ces instruments sont très utiles pour le sabotage ferroviaire. Aujourd'hui, les patriotes d'Europe font un grand usage de ces coins, pour faire dérailler les trains allemands de ravitaillement. La distribution de ces outils pourrait être faite en grande quantité, à travers toute l'Europe, au moyen d'avions.

On doit enseigner à chaque saboteur à repérer rapidement les points stratégiques de la machine productive nazie. Il est beaucoup plus intéressant de faire sauter une locomotive au moment où elle traverse un tunnel qu'en plein air. Les dommages seront plus considérables si un saboteur fait couler un chaland à l'intérieur d'une écluse plutôt qu'en un autre point quelconque d'un canal. Un simple câble, tendu pendant la nuit à travers une route à une hauteur déterminée, suffit à faire capoter un camion chargé de munitions.

Le « sabotage à retardement » vise à donner aux détériorations une apparence accidentelle. Un mécanicien exercé peut rayer imperceptiblement les pistons d'une machine, et les conséquences de ce sabotage ne deviendront apparentes que plusieurs jours plus tard. On peut enfoncer des rivets de façon à ce qu'ils cèdent au premier effort violent. Les jauges d'huile peuvent être manipulées de sorte qu'elles indiqueront un réservoir plein alors que plus une goutte de lubrifiant ne se trouve dans le carter d'un camion ou d'un tank.

La Gestapo est impuissante à réprimer certaines formes de sabotage en masse : gâchis de matières premières, ralentissement dans le travail, manque de précision. On peut également ranger dans cette catégorie des obstructions dans le genre de celle qui consiste à limiter les récoltes indispensables pour l'entretien du cultivateur, ou bien à semer, sur les routes battues par les colonnes de ravitaillement, des tessons de bouteilles.

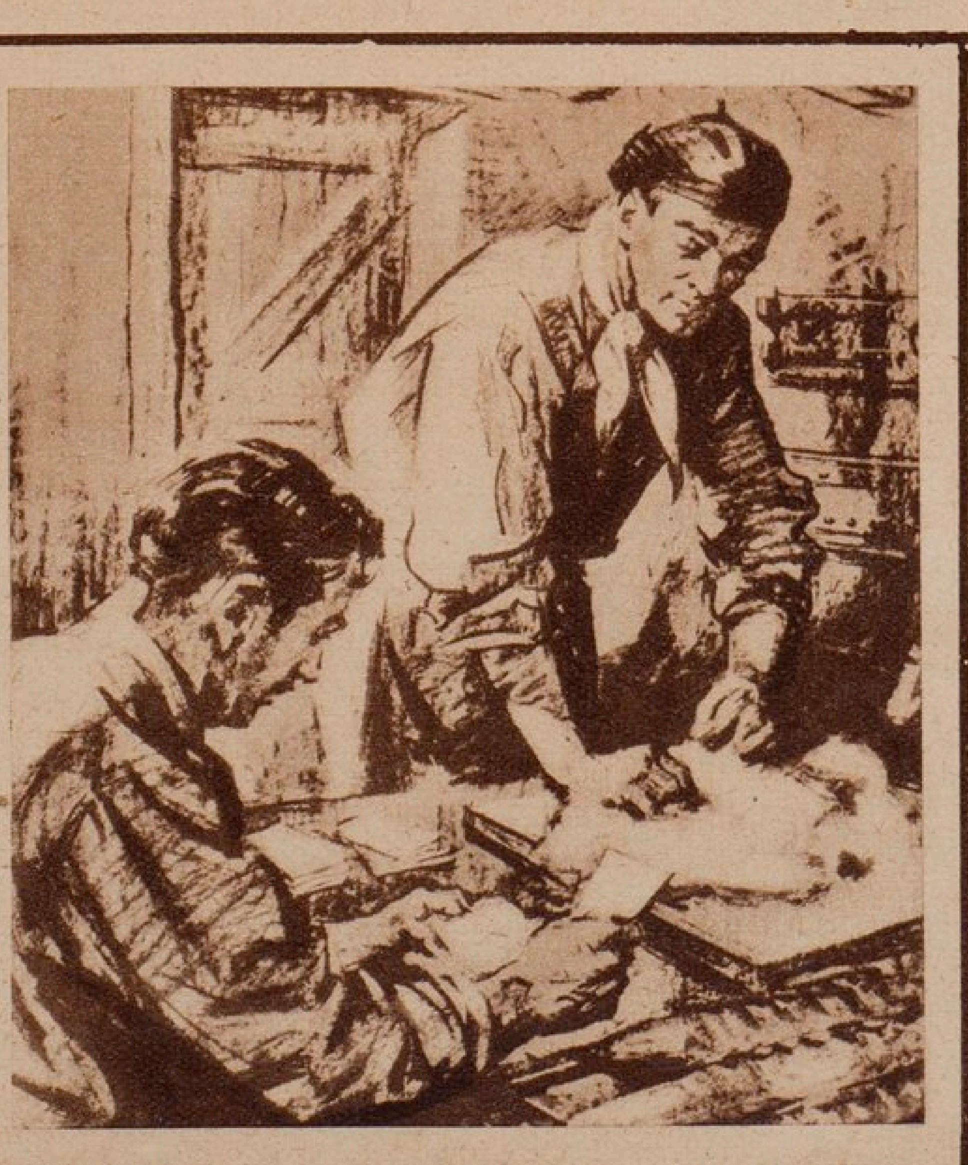
ORGANISATIONS SECRÈTES

Mais le mouvement de sabotage a besoin de coordination. Les vingt organisations secrètes qui opèrent actuellement en France travaillent isolément ; les unes ignorent ce que font les autres. A mon avis, on pourrait convoquer les dirigeants de ces organisations à une conférence à Lisbonne ou à Londres et établir un programme d'action commune, avec le concours de l'aide matérielle alliée. On pourrait par la suite établir tout un système de liaison entre les différents centres de sabotage.

D'autre part, il ne faut pas négliger non plus les possibilités d'une campagne démoralisatrice parmi les garnisons allemandes des pays occupés. Dans toutes les révolutions modernes, les déserteurs et les mutinés des forces armées ont joué un rôle considérable. Une propagande adroite, capable de persuader les Allemands que la victoire leur est à jamais interdite, peut aboutir à des résultats surprenants.

Le succès d'un soulèvement général en Europe dépend donc essentiellement de l'aide et de l'initiative des Nations Unies.

... subiront le sort de Heydrich, ...ué par un patriote tchèque.



Malgré l'oppression nazie, des tracts séditieux sont distribués partout et à tous.

CES AFFICHES

ONT ETE CONÇUES ET IMAGINEES PAR DES ENFANTS BRITANNIQUES

Récemment, un concours d'affiches fut organisé parmi les collégiens et les collégiennes d'Angleterre. Il s'agissait de préparer des affiches faisant appel aux économies des Anglais pour les emprunts de guerre. Voici quelques-unes de ces affiches dont le succès fut tel qu'elles furent exposées en public à Dorland Hall, à Londres. Leurs auteurs, âgés de 12 à 14 ans, font preuve d'un humour et d'un talent remarquables.



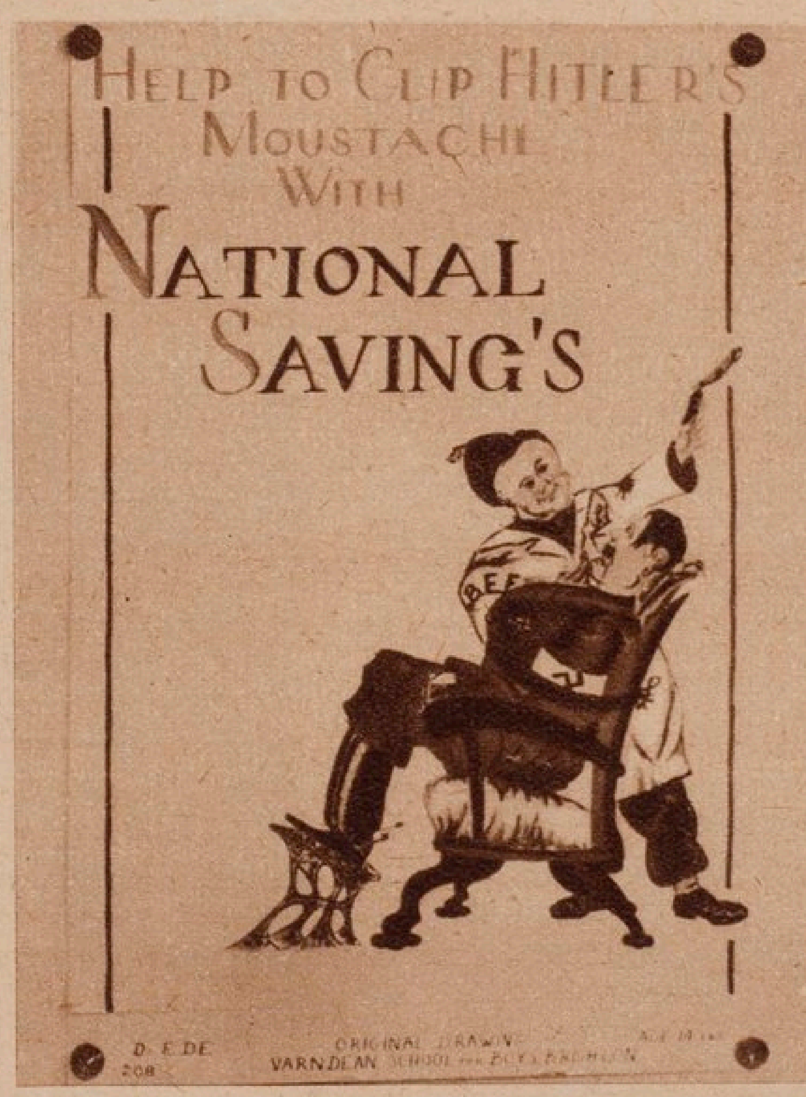
« Vos pence nous aideront à abattre la menace nazie. Commencez donc à économiser. »



« L'argent nous aidera à écraser Hitler. Economisez donc dès maintenant. »



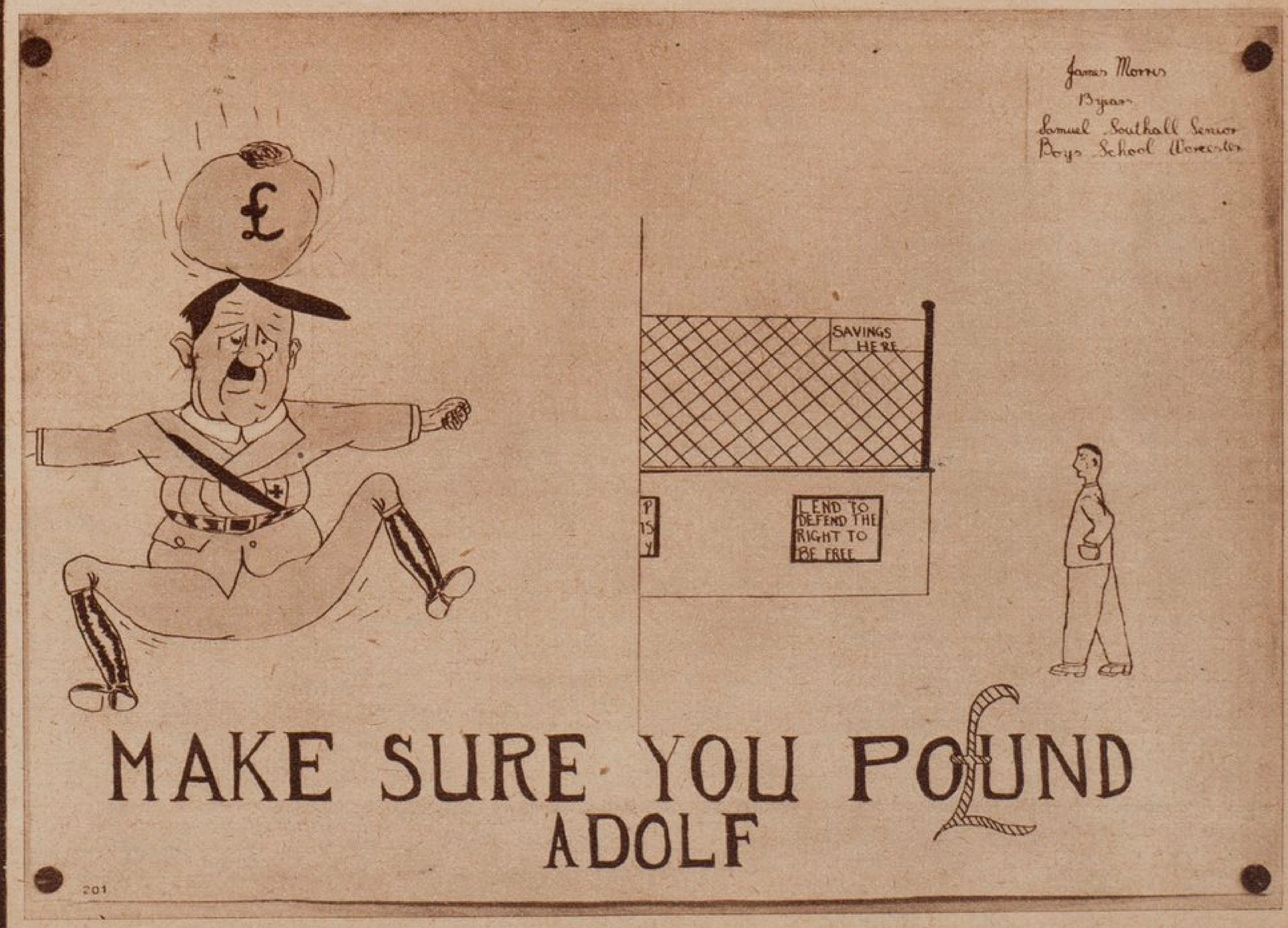
« Vos économies ou votre vie », tel est le texte de cette affiche exécutée par un garçon de douze ans.



La lutte contre le gaspillage nous aidera à gagner la victoire. « Aidez-nous à raser les moustaches de Hitler. »



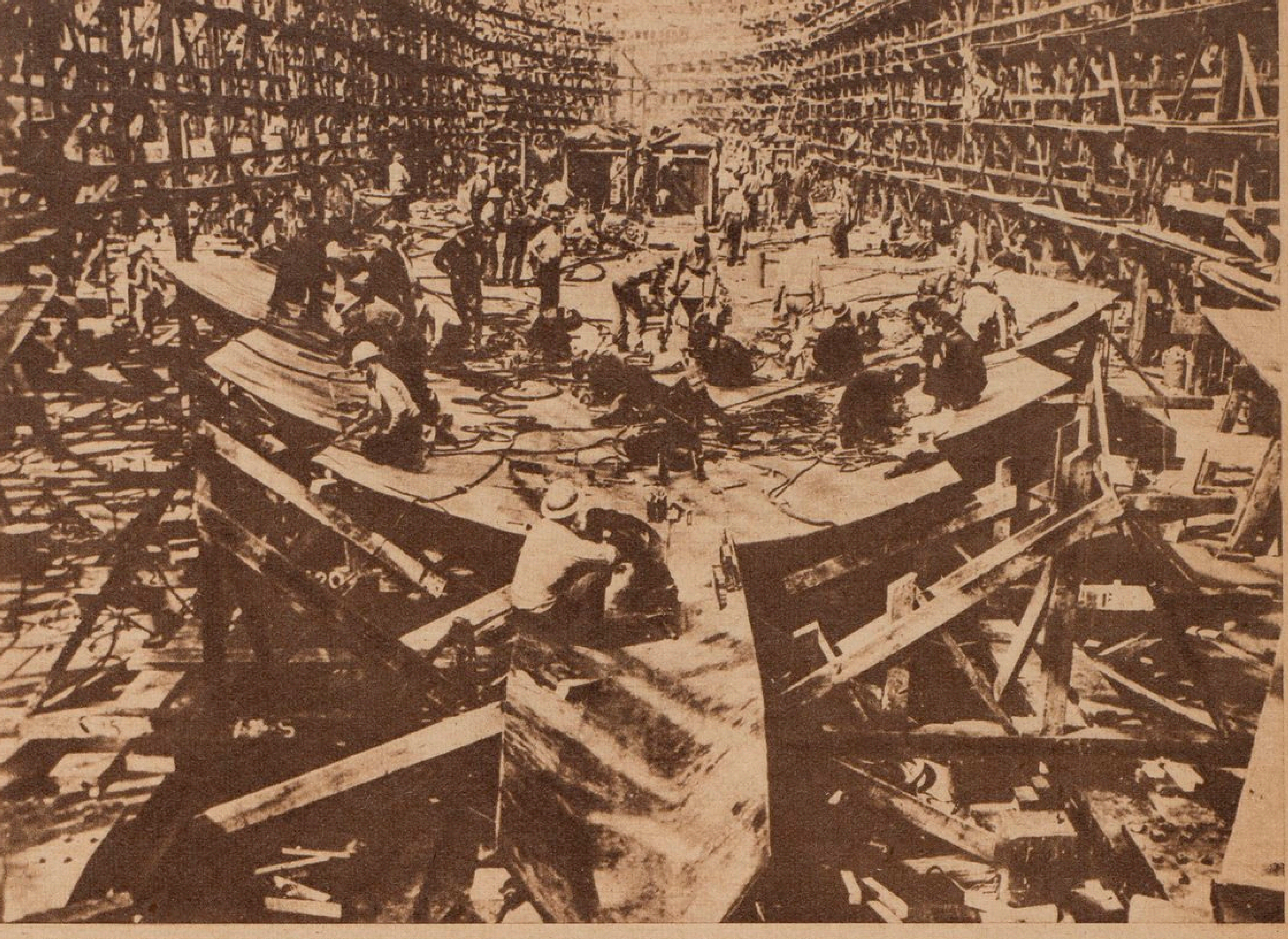
Voici Hitler représenté en King Kong. « Quelqu'un veut nous détruire. Nous devons économiser. »



« Soyez sûr de pouvoir broyer Adolf. » La traduction française échappe au jeu de mots anglais, trouvé par un collégien de 13 ans qui ne manque pas de sens de l'humour.



Henry J. Kayser, le fameux constructeur de bateaux américain à qui l'on doit la construction de cargos en dix jours, montre ici comment, au moyen de l'assemblage de pièces détachées numérotées, ses chantiers parviennent à construire les cargos en si peu de temps.



Sur les vastes chantiers Kayser, les travaux se poursuivent inlassablement. Voici une carcasse de navire qui, dans quelques jours, pourra prendre le large et participer à la grande bataille de l'Atlantique.

Un Cargo EN 10 JOURS

A première vue, il semble incroyable qu'un bâtiment jaugeant 10.000 tonnes puisse être construit en dix jours. Pourtant, c'est là le miracle qu'accomplit avec une précision d'horloge Henry Kayser, le grand chef et l'organisateur des constructions navales américaines.

Le secret fondamental, permettant la construction rapide des « Liberty Ships », réside dans le processus de la « pré-fabrication » : des sections spécialisées construisent le plus grand nombre possible des différentes parties du navire en dehors du chantier proprement dit. Ensuite, toutes les pièces sont amenées sur l'emplacement où se trouve la quille, et dès lors se déroule un simple travail d'assemblage.

Le vieux système consistait à poser d'abord la quille, et ensuite à monter, riveter, souder toutes les pièces sur place, pour, finalement, les adapter à la carcasse. C'est cette dernière partie de l'opération qui se fait actuellement sur le chantier de lancement.



Un navire comporte environ 1.500 pièces détachées principales. La préfabrication a justement pour but d'assembler ces pièces entre elles, de façon à former 275 pièces montées, prêtes à être installées.

Voici le processus de la construction, en dix jours, d'un « Liberty Ship » :

PREMIER JOUR. — Il est minuit et une minute.

L'ordre est donné : « Allez ».

Immédiatement, les ouvriers s'attellent à la tâche de souder et de riveter les tôles qui formeront la partie inférieure de la coque. Des grues géantes soulèvent des assemblages pesant des centaines de tonnes, tournent et retournent la quille comme si c'était un jouet. Toute l'armature du navire est ainsi complétée en moins de vingt-quatre heures.

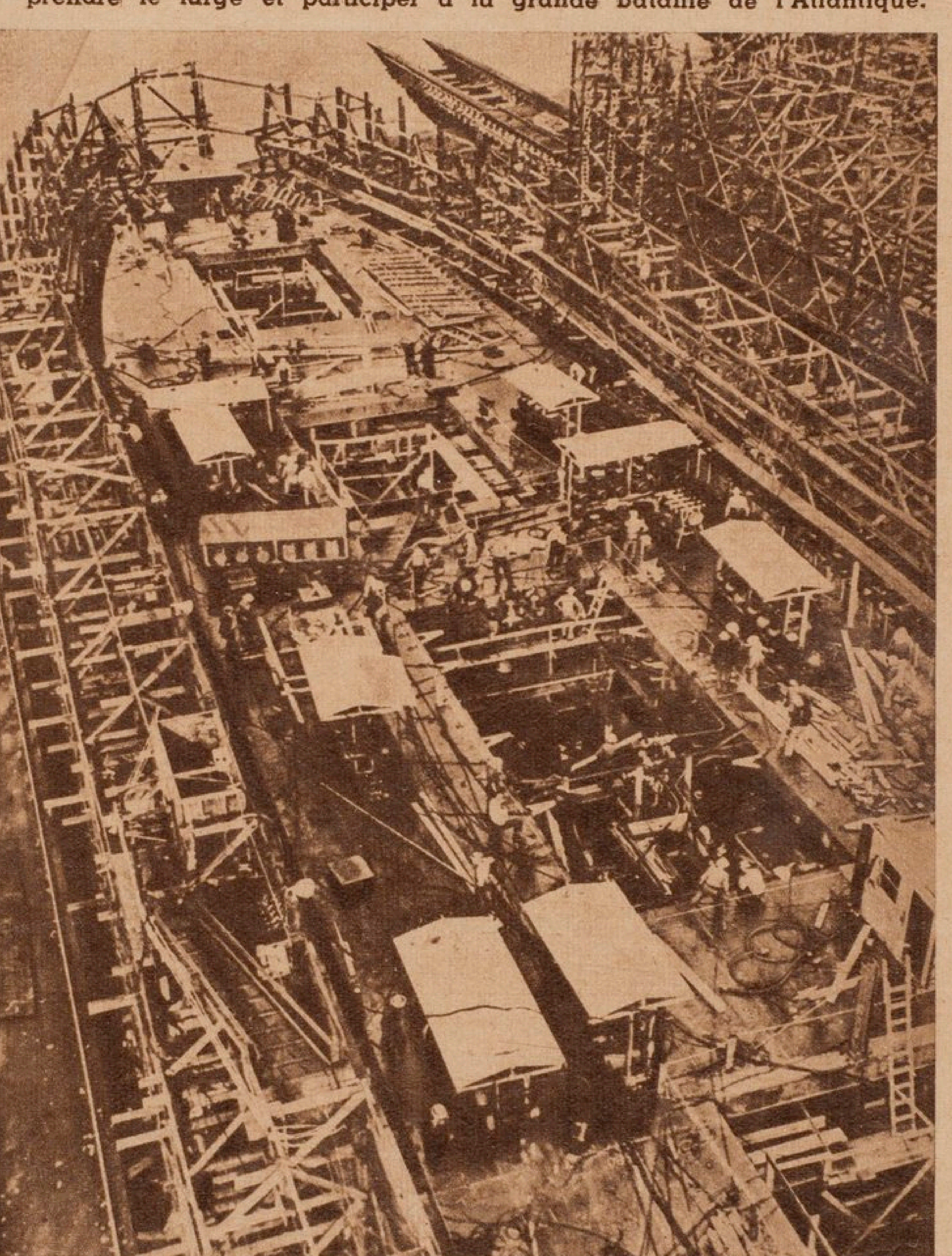
DEUXIEME JOUR. — Dans la pénombre de l'aube, l' « intérieur » du « Liberty Ship » commence à prendre forme. D'énormes feuilles en acier arrivent pendant la nuit : ces plaques sont destinées à former le « compartimentage » du navire ; elles correspondent aux murs intérieurs d'une maison. Deux de ces « murs », destinés à former le château d'avant, sont soulevés et mis en place par des grues géantes.

D'autres pièces en acier arrivent par flots continus. Elles viennent s'adapter exactement et sans heurts. Au bout de quelques heures, la coque du navire se dessine déjà. En même temps, une autre équipe s'est attelée à la construction de l'entrepont.

TROISIEME JOUR. — L'équipe de relève, arrivée à minuit, travaille sur les flancs du bateau.

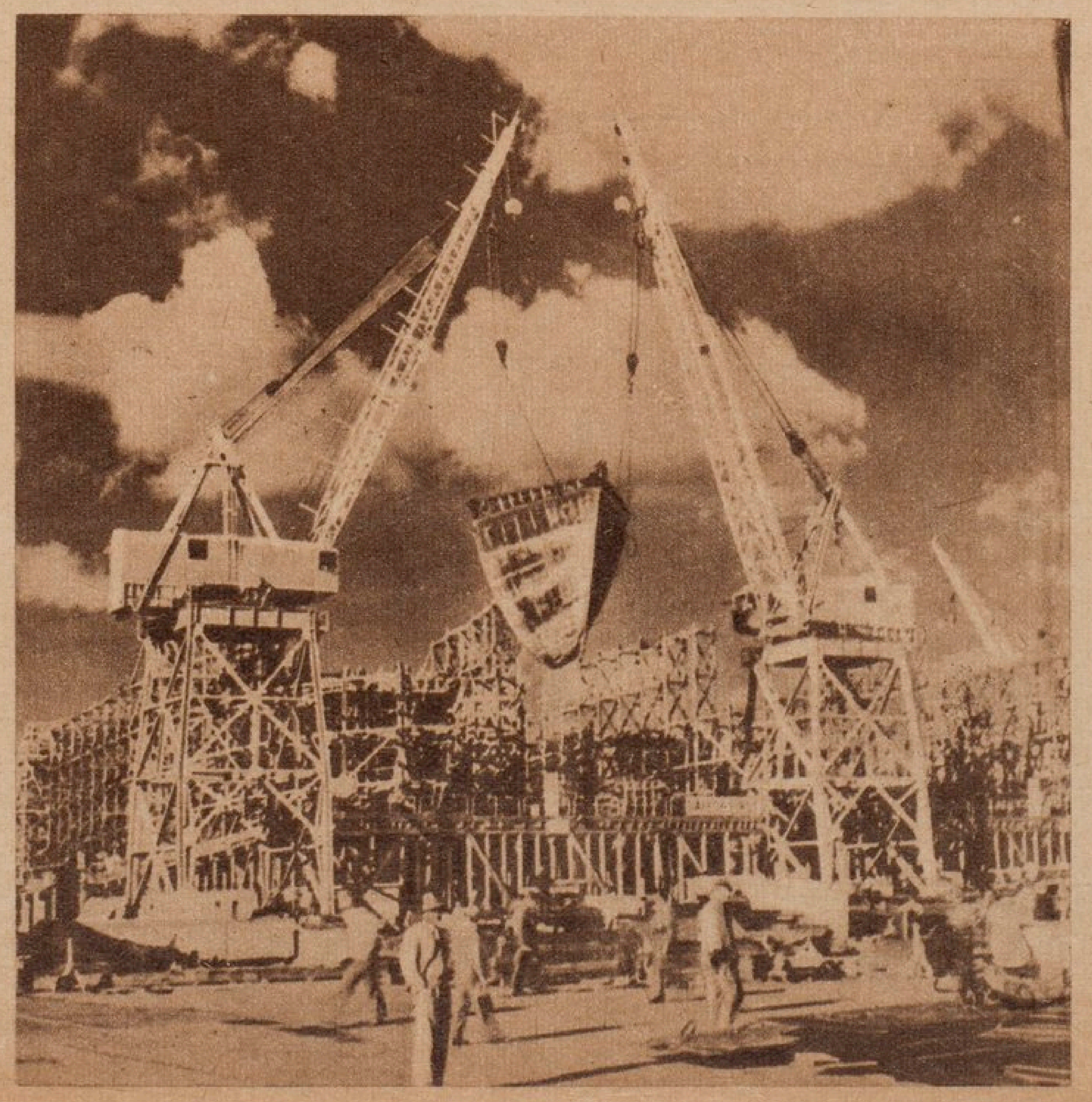
La couverture des parties latérales commence au milieu : d'immenses plaques de tôle, préparées à l'avance de façon qu'elles puissent être placées en un minimum de temps, sont posées l'une après l'autre.

Le soir, les échelles verticales sont placées de chaque côté, puis les chaudières sont installées. Pendant que les riveteurs travaillent sur la coque, des spécialistes s'attellent à la tâche délicate de poser et d'adapter l'arbre de couche, partie vitale du navire.



De la poupe à la proue, la charpente du navire s'appuie à la quille.

Les ouvriers des chantiers Kayser travaillent sans arrêt pour accomplir le miracle de sortir de leurs ateliers un bateau chaque dix jours.



QUATRIEME JOUR. — En moins de vingt-quatre heures, l'arbre de couche est en place. C'est cette pièce qui assure la transmission de la force propulsive aux hélices.

La grande paroi centrale est placée et ajustée pendant la journée. En même temps, les « compartimentages » de l'unité à l'avant et à l'arrière sont complétés.

Toutes les parties montées destinées à former la proue et la poupe du navire ont été fabriquées et assemblées à l'avance. Elles sont posées au moyen de grues qui les soulèvent très haut d'abord, et ensuite les font descendre lentement de façon à emboîter exactement avec les points de soudure ou de rivetage appropriés.

CINQUIEME JOUR. — Des spécialistes travaillent autour des chaudières, installées le jour précédent, et font les ajustements nécessaires. Alors commence la pose des tuyauteries lesquelles, comme des veines et des artères, transportent aux différents points du navire les liquides indispensables à sa vie : carburant, huile, vapeur, eau. Chaque « Liberty Ship » contient douze kilomètres de tuyaux.

Naturellement les réseaux ont été en partie préparés à l'avance, afin d'en faciliter la pose.

Et au moment où vient l'obscurité, une première partie des machines est mise en place.

SIXIEME JOUR. — L'ensemble du « Liberty Ship » a pris nettement forme. Le pont supérieur est posé. Il est soulevé par des grues qui font monter en l'air des assemblages pesant 54 tonnes chacun. Les cales sont compartimentées, les pièces de l'entrepont posées et fixées.

SEPTIEME JOUR. — La dernière main à la chambre des machines est mise.

Juste avant minuit, la dernière section du pont supérieur est achevée.

HUITIEME JOUR. — Les travaux de superstructure ont commencé. Le grand mât est posée, tel quel, déjà prêt, tout d'une pièce. Le mât de misaine sera placé par l'équipe de nuit.

D'autres travaux de finissage sont menés à terme.

NEUVIEME JOUR. — Le bastingage, pièce géante pesant plus de 200 tonnes et constituant la partie principale de la portion centrale du navire, soulevé jusqu'à trente mètres par un élévateur monstre, passe par-dessus la proue et vient doucement se poser à sa place.

Pendant la nuit, les gréments sont placés.

Une équipe spéciale termine la pose des plaques de protection des canons.

DIXIEME JOUR. — Bien avant l'aube, les canons sont montés et installés. Des ouvriers mettent fin à tous les travaux de finissage. Avant midi, l'ordre « Lancez le navire » est donné. L'unité glisse sur ses rails en bois et prend contact avec la mer, au milieu des acclamations des équipes.

Un « Liberty Ship » a été lancé en dix jours.

Un remorqueur le tire jusqu'à un dock spécial où les derniers soins de toilette lui seront donnés. Avant quatre jours, complété, armé, revisé par des équipes de techniciens, le nouveau cargo sera prêt à prendre la mer.



Une des plus brillantes actions de la Huitième Armée fut le mouvement enveloppant dirigé contre les troupes adverses au moment où Rommel abandonnait la région d'El Agheila pour se retirer vers Syrte. Cette remarquable photo montre des soldats de la Croix-Rouge britannique secourant un blessé tandis que la bataille se poursuit avec une rare violence.



Le récit suivant, publié par John E.W. Tyler dans notre confrère « Parade », est saisissant de vérité. Le voici dans son poignant réalisme.

C'est vraiment la première fois, pour moi aussi bien que pour la plus grande partie de mes camarades. Ceux qui sont revenus de France sont peu nombreux, très peu nombreux. Nous les appelons les vétérans de St. Valéry : ils savent ce que c'est. Ils ont connu l'enfer, et le souffle ardent de la guerre moderne a emporté toutes leurs illusions. Mais nous, nous sommes les « bleus » aux éperons encore brillants ; dans nos veines coule un sang que le soleil du désert n'a pas encore clarifié. Pendant deux longues années, nous nous sommes entraînés, nous avons travaillé, pestant et jurant à tout moment, impatients de voir poindre le jour où finalement nous bousculerions « Jerry ». Et maintenant, ce jour est venu. Dans une demi-heure, la « fête » commencera.

Oui, c'est un bon repas. Je n'arrive pas à me faire à l'idée que c'est le dernier pour quelques-uns d'entre nous : à quoi bon manger alors ? Une drôle d'idée traverse mon esprit, une idée qui se rapporte à la méthode d'engraisser les bêtes avant de les abattre. Bon Dieu, quelle idée ! Non, ça ne va pas comme cela. Je retourne dans mon cagibis et j'allume une cigarette.

Je voudrais bien savoir l'heure. La lune complaisante brille de tout son argent lumineux : mon cadran est visible comme en plein jour. Neuf heures et quart. Dans quinze minutes, l'action commencera. Quelle heure est-il à la maison ? Sept heures et quart... Que font-ils chez moi ? Ils ont à peine fini de dîner, et ils écoutent la radio en sourdine, parce que papa veut lire tranquillement. Dans la cheminée, un feu joyeux pétille. Il fait bien froid chez nous en cette saison. Sans doute maman coud sous la lampe en pensant à son fils lointain. J'espère que les miens ne se font pas trop de souci pour moi.

Avec impatience j'émerge de mon trou. Il est temps d'ordonner le rassemblement.

Tout le bataillon jaillit des tranchées. La plaine s'anime de murmures. Çà et là, un cliquetis tinte au clair de lune : pelles et pics qui cognent sur un caillou. Oui, l'on a donné à chacun de nous une pelle et un pic, afin que nous puissions creuser aussitôt que nous aurons atteint l'objectif. Nous pourrons ainsi attendre la contre-attaque de pied ferme.

Jurons et gros mots s'élèvent de partout : sergents et caporaux parcourent les rangs, houspillant les retardataires. Naturellement, les esprits forts lancent leurs plaisanteries. C'est l'occasion ou jamais, et l'humour n'a jamais été aussi en faveur.

Je passe en revue mes hommes. Pauvres diables ! Ils sont chargés comme des mules de montagne et disparaissent sous l'amas de havresacs, de fusils, de munitions, d'outils. Quelques-uns transportent des postes de radio. Mon peloton fait partie d'un régiment de signaux. Nous devons aller de l'avant avec tout le bataillon.

Deux compagnies sont déjà parties vers l'ennemi ; c'est notre tour. Je marche devant mes hommes, m'appuyant sur ma pelle comme sur une canne. Il me semble descendre les marches de notre pavillon de cricket, serrant le « bat » en main. J'étais toujours nerveux avant d'arriver sur le terrain où le match allait se dérouler. J'ai le même sentiment maintenant. Je commence à siffloter un air : « Chatanooga Chu Chu ». Quelle expression idiote !

Nous dépassons une batterie de pièces de « 25 pounders ». Les hommes s'affairent à entasser des munitions à côté des canons à moitié enfouis dans le sol. Il y en a à perte de vue. « Les Boches vont prendre quelque chose, ce soir », me dit mon ordonnance, qui marche à côté de moi. Je réponds par une grimace. Je me sens parfaitement bien maintenant. Je décide de faire le tour du peloton : quelques hommes transpirent sous la charge des postes de radio.

Nous nous engageons dans le passage frayé à travers notre champ de mines. Un silence complet règne autour de nous. Nous pouvons nous déployer maintenant : les deux compagnies qui marchent en avant s'éparpillent à gauche et à droite, et celles qui nous suivent viennent prendre position à nos côtés. Je me sens un peu seul. Après tout, le Boche est là, en face, quelque part. Quelle heure est-il ? Au moment où je regarde ma montre, le barrage se déchaîne. Jamais, jamais de ma vie je n'ai « senti » le bruit comme maintenant. Les canons, juste derrière nous, rugissent, lançant des obus qui passent en sifflant au-dessus de nos têtes. Je ne peux pas entendre et je ne peux pas penser. Je me retourne et crie aux gars : « Allons, avancez, continuez en avant ! » Ils avancent très bien, mais en criant, j'ai voulu me prouver à moi-même que je n'étais pas devenu sourd.

Encore quelques pas, et puis l'enfer commence. Les Huns ont déclenché le tir de contre-barrage. La scène est fantasmagorique. Derrière nous, les « 25 pounders » crachent rageusement. Tout autour d'un immense demi-cercle, des langues de flammes percent la nuit comme des lames flamboyantes. Pas une fraction de seconde de silence. Les oreilles sont martelées par ce tonnerre ininterrompu. Nous allons toujours de l'avant. Quelques-uns marchent d'un air dégagé, comme s'ils allaient à la N.A.A.F.I.

C'est une véritable fantaisie. Nous sommes dans un cercle battu par des milliers d'obus dont la mitraille soulève des gerbes de terre. Une lourde nappe de fumée nous couvre. Inutile de parler dans cette orgie de détonations. Mes hommes ont l'air très bien, mais comment leur faire entendre ma voix dans cette cacophonie tonitruante ?

La radio ne marche pas très bien. Nous arrivons à maintenir le contact avec une seule compagnie, celle qui est en avant, sur la gauche.

Quelque chose a dû arriver devant nous : tout le monde s'arrête, et les hommes se jettent à plat ventre. Les mitrailleuses ennemies sont entrées en jeu. Les balles traçantes jouent leur cache-cache lumineux, poussant des miaulements juste au-dessus de nous. Le Boche est assez malin ; ses balles filent si près du sol que j'en reçois une dans mon sac.

Je jette un coup d'œil sur un soldat étendu à côté de moi, et aussitôt j'ai le cœur soulevé de nausée. C'est la première fois que je vois la mort de près. Celle-ci est effroyable. Le visage a disparu : rien qu'un amas de chairs sanguinolentes.

« Jerry » ouvre le feu de ses mortiers. Le tir est dirigé droit sur nous. Je me tiens immobile. Je n'ose pas bouger. Si seulement je pouvais m'enfoncer dans la terre ! Je me sens seul et nu, sous le tir des mortiers.

Ils ont repris la marche, là, en avant.

A notre tour, nous nous ébranlons. Les mitrailleuses fonctionnent toujours, mais combien leur crépitement est doux, comparé aux rugissements des autres explosions ! Un déchirement tout près de moi : quelqu'un crie : « Brancardier ! Brancardier ! » L'appel s'en va en loin, répété de bouche en bouche.

En avant ! Nous devons aller de l'avant. La bataille exige que nous allions toujours de l'avant. En avant ! En avant ! L'infanterie doit aller de l'avant.

Un autre arrêt. Je me trouve derrière un talus. J'ai toujours ma pelle avec moi. L'air est parcouru de morceaux de mitraille. Je place l'outil sur mon derrière. Cela me donne un sentiment de sécurité.

Bruit !

Une odeur âcre. Les gaz ! Ils emploient les gaz ! Je n'ai pas de masque. C'est l'enfer, oui, l'enfer. Non, ce ne sont pas les gaz : du sable et de la chordite.

Nous demeurons là des heures.

Je ne peux pas bouger, je **n'ose** pas bouger. Mais je **dois** bouger. Oui, le bataillon, la division. Je dois.

Je rampe vers l'appareil de radio. Rien à faire, fichu. Les compagnies avancées ne sont plus en communication avec l'arrière.

Les ordres arrivent : « Creusez, nous ne pouvons pas aller plus avant ». Nous creusons, nous retournons la terre. Encore, encore plus profondément, nos pelles s'enfoncent dans le sol. Des blessés commencent à affluer. Là-bas, ça a été terrible.

« Le capitaine X est mort. » Un homme dont le bras pend me donne la nouvelle. Le capitaine X est mon meilleur ami. « Non, dis-je, ce n'est pas possible. » « J'en ai bien peur, Sir. Un obus de mortier l'a pris en plein. »

Je retombe dans mon trou. Je ne peux pas me faire à l'idée que Tommy est mort. Il y a seulement quelques heures, nous bavardions ensemble. Il me faut une cigarette. J'aspire une longue bouffée de fumée.

Détonations !

Est-ce que « Jerry » va contre-attaquer ? Comment c'est, une contre-attaque ? Voici la guerre : la peur dans toute son ampleur, au milieu d'un enfer hideux.

L'aube se lève lentement. Nous sommes seuls, isolés ? Alors un tonnerre roulant se déclenche derrière nous. Oh ! le ciel soit loué ! Ce sont nos tanks qui arrivent. Des monstres si beaux, qui brillent au soleil qui se lève. Merveilleux tanks !

Voici la guerre, je sais ce que c'est maintenant.

J'ai reçu le baptême du feu, et maintenant les tanks sont arrivés pour nous prendre tous dans leurs bras maternels et protecteurs.



Le canon anglais anti-tank de six livres, surnommé « le petit canon aux coups violents », a donné des résultats très appréciables dans la bataille du désert. Tandis qu'un soldat blessé est secouru par un de ses camarades, le canon continue à « arroser » l'ennemi sans arrêt.



L'hôpital ambulant est installé dans des tentes dressées à proximité du front. Les braves nurses veillent malgré le danger qui les menace.

DES FEMMES
en première ligne

Huit nurses néo-zélandaises ont suivi la Huitième Armée depuis les débuts de la campagne actuelle. Elles ont connu les mêmes privations et les mêmes souffrances que les soldats, ont subi des bombardements intensifs et se sont exposées aux mêmes dangers que les hommes du général Montgomery. Voici quelques instantanés pris sur le vif montrant quelques tranches de vie des nurses néo-zélandaises dans le désert. Un sourire illumine leurs visages.



La toilette matinale avant de se rendre au travail. La glace et la poudre n'ont, naturellement, pas été oubliées.

Les huit nurses néo-zélandaises étalent un sourire heureux dans leur mess et font honneur au five o'clock tea.



Elles se rendent en groupe à l'hôpital du front où elles sauront apporter aux blessés soins attentifs et réconfort.



Des soldats aux uniformes divers se pressent dans ce local en Islande.

L'ISLANDE
base stratégique de l'Atlantique nord

C'est au mois d'août dernier que l'Islande fit pour la première fois connaissance avec cette guerre. Le 3, un avion allemand survola l'île, lâchant quelques bombes ; deux jours plus tard, un phare fut attaqué. Par la suite, à plus d'une reprise, des appareils nazis isolés ont fait des incursions sur l'Islande. Ces reconnaissances constituaient sans doute un prélude à une nouvelle phase de la bataille de l'Atlantique, dans laquelle l'Islande allait jouer un rôle important, en raison de sa situation sur la ligne maritime reliant la Grande-Bretagne aux Etats-Unis.



Les geysers sont nombreux en Islande. En voici un en pleine effervescence. Il suffit parfois de creuser simplement le sol pour assister au spectacle d'une source jaillissante d'eau bouillante.

Grâce à sa position isolée, et surtout à l'absence, dans son sol, de toute richesse à exploiter, l'Islande était demeurée à l'écart des grands conflits européens. L'autorité de son gouvernement était assurée par un corps de police composé de soixante-dix hommes.

En 1918, elle négocia un traité avec le Danemark : deux « Etats libres et souverains » s'unissaient par le seul lien d'une royauté commune. Le roi du Danemark devenait en même temps roi d'Islande. A part ce détail, l'administration des deux pays demeurait telle quelle. Lorsqu'en 1940, le Danemark fut envahi par les Allemands, le gouvernement islandais rompit immédiatement ses relations avec son associé et prit des mesures en vue d'une gestion absolument indépendante de son territoire. L'année suivante, la séparation fut encore plus marquée par la nomination d'un régent de l'île, et, depuis, une tendance républicaine de plus en plus accentuée s'y est manifestée. La population de l'Islande se monte à 120.000 âmes, chiffre bien faible pour assurer la sécurité de son indépendance, dans un monde où les distances n'existent plus.

Après l'invasion du Danemark, l'une des difficultés les plus graves auxquelles l'Islande eut à faire face fut l'interruption de son commerce extérieur, lequel s'effectuait principalement avec le Danemark et l'Allemagne. Les Islandais ne savaient que faire de leur poisson, de leurs moutons et de leur laine. Mais à la suite d'événements inattendus, le marché exportateur d'Islande recouvra immédiatement sa prospérité du temps de paix.

Le premier de ces événements fut le débarquement dans l'île, le 10 mai 1940, d'un contingent britannique d'occupation. Le gouvernement britannique donna l'assurance solennelle que l'indépendance et l'intégrité territoriale islandaises seraient scrupuleusement respectées, qu'aucune intervention dans l'administration de l'île ne serait tentée, et que ses effectifs évacueraient l'Islande dès la fin des hostilités.

Les Britanniques et les Canadiens eurent beaucoup de mal pour s'acclimater sur cette terre inhospitalière. « Une terre sauvage de roc et de lave, battue pendant la plus grande partie de l'année par des tempêtes d'une violence inouïe. Monticules de neige, geysers rugissants, mares sulfureuses, grands amas de pierres volcaniques, voici l'Islande. »

L'Allemagne n'a jamais sous-estimé l'importance stratégique de cette île. Pendant de longues années, Berlin a soigneusement entretenu une politique d'amitié germano-islandaise, destinée à fournir au Reich, en temps de guerre, la disposition de ses bases sous-marines et aériennes.

En juillet de l'année dernière, des effectifs américains débarquèrent à leur tour en Islande, après que Washington eût fourni au gouvernement de l'île des garanties similaires à celles données par la Grande-Bretagne. Les garnisons alliées ont, depuis, mis l'île en état de défense contre toute tentative nazie.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PUBLIES EN PAGE 16

EXAMINEZ VOS CONNAISSANCES

1) Le cheval coûte 70 livres et l'âne 15; 2) Non. Le rang de major est équivalent à celui de « lieutenant-commander » ; 3) Des Etats-Unis ; 4) En 100 cuillerées ; 5) L'allumette ; 6) Une qualité de porcelaine ; 7) Italien ; 8) Ses sonnets ; 9) De Corneille ; 10) Gœthe dans « Faust ».

QUELQUES PROBLEMES

LA BRIQUE

Plaçons notre brique dans le plateau d'une balance et, pour faire l'équilibre, mettons dans l'autre plateau un poids de 1 kilo plus une demi-brique. Cassons alors notre brique en deux parties rigoureusement égales, et enlevons une demi-brique dans chacun des plateaux. Nous constatons qu'il y a de nouveau équilibre, ce qui prouve qu'une demi-brique pèse 1 kilo. Par suite, la brique entière pèse 2 kilos.

LES CHATS ET LES RATS

Cinq chats suffiront pour attraper cent rats en cent minutes.

BROUILLARD

Si Jean met 30 secondes pour faire 200 mètres, sa vitesse est donc 24 kilomètres à l'heure. En 1 m. 30, Jean a fait 600 mètres et le véhicule 400 mètres. Le véhicule marche donc à une vitesse qui est les 2/3 de celle de Jean, soit 16 kilomètres à l'heure.

POUVEZ-VOUS SAVOIR ?

1. — *Stéthoscope* (d)
2. — 1925 (b)
3. — *Hélicoptère* (a)
4. — *Wallace Reid* (a)

Féminités

Pour avoir LA TAILLE FINE... UN JOLI BUSTE

Bientôt, avec les robes de printemps, il faudra absolument que la taille soit fine et le buste épanoui. C'est en vous efforçant, par une gymnastique bien comprise, d'élargir vos épaules, de donner de la fermeté à votre poitrine et de supprimer tout empâtement aux hanches que vous pourrez revêtir ces toilettes courtes et bien drapées qui vous donneront une silhouette parfaite. Commencez dès maintenant ces exercices :

Pour maintenir haute votre poitrine : appuyez-vous sur le sol, les épaules collées au mur, les bras écartés de chaque côté. Gardez le dos de vos mains bien fixé contre le mur tandis que vous élevez les bras jusqu'à ce que vos mains se rejoignent au-dessus de votre tête. Recommencez ceci 20 fois, toujours très lentement, sans vous éloigner du mur et en vous assurant que tous vos muscles travaillent bien.

Pour affiner votre buste et votre taille, faites ces deux exercices : debout, les épaules contre le mur, les bras de chaque côté des hanches, imaginez-vous que la partie supérieure de votre corps est attachée à la partie inférieure par une sorte de large vis. En vous tournant légèrement d'abord à droite, ensuite à gauche, haussez vos épaules aussi haut que vous le pourrez, sans vous détacher du mur. Puis revenez à votre position normale pour recommencer, toujours très lentement, et en allant aussi loin que possible. Faites ceci 20 fois également.

Pour le second exercice, restez dans la même position, mais élevez les bras complètement au-dessus de votre tête jusqu'à ce que vos mains touchent le mur. Alors, sans que vos épaules ou vos mains s'écartent de leur point d'appui, inclinez-vous vers la gauche. Redressez-vous, puis faites le même mouvement vers la droite. Recommencez ceci 20 fois de chaque côté.

Voici maintenant un moyen pour rendre vos hanches plus étroites : couchez-vous à plat sur le sol, levez complètement vos jambes de manière à ce que tout le poids de votre corps repose sur vos épaules et votre dos. Abaissez-les alors très lentement sans que vos hanches quittent le sol. Il ne faut pas que vos talons et vos genoux se disjoignent. Pour commencer, vous pourrez vous appuyer sur la paume de vos mains, plaquées contre le sol.

Ce dernier exercice vous demandera un gros effort. Aussi, vous pourrez ne le faire que dix fois pour commencer, à condition d'en augmenter le nombre petit à petit.



DES DONNEUSES DE SANG... ROUGES

Les femmes soviétiques ne le cèdent en rien à l'héroïsme de leurs hommes, avec lesquels elles combattent côte à côte. Voici la section des donneuses de sang dans un hôpital situé sur une partie du front. En attendant leur tour, elles lisent les nouvelles des combats.

PETITS TRUCS

Votre sac a un aspect vieillot ? Vous l'avez porté tout l'été et vous voulez le remettre à neuf ? Faites une lotion en mélangeant deux cuillerées d'huile de lin bouillante et une cuillerée de vinaigre. Passez-la soigneusement sur tout le sac avec un morceau de flanelle et laissez sécher une demi-heure. Frottez ensuite avec un chiffon doux. Vous aurez ainsi un sac absolument nouveau.

•

Vos fourrures sont un peu luisantes et cela vous ennuie ? Nettoyez-les en les battant d'abord à l'envers, puis saupoudrez-les — si elles sont foncées — de sciure fine d'acajou. Battez de nouveau en plaçant le poil en dessous et en secouant de temps en temps.

•

Si vous avez quelques broderies sur votre robe noire, elles doivent être nettoyées. Evitez l'alcali et même le savon qui attaquent le métal et provoquent une légère détérioration. Prenez une brosse douce imbibée d'alcool et frottez légèrement. Les passementeries d'argent peuvent être nettoyées en tamponnant avec un chiffon saupoudré de carbonate de magnésie. La poudre, après qu'elle a absorbé les crasses qui ternissent le métal, est facilement enlevée par un brossage.

•

Lorsqu'un aliment quelconque brûle, mettez le récipient qui le contient dans une cuvette pleine d'eau, retournez le couvercle ou mettez une assiette creuse pour le recouvrir. Remplissez d'eau. Ainsi, il a de l'eau au-dessus et au-dessous. Attendez cinq minutes. Les aliments n'auront plus cet affreux goût de brûlé que les cuisinières redoutent tellement.

La journée de bébé

Il faut organiser de façon très régulière la journée de votre bébé. Dès que vous aurez fixé les heures de tétées, suivez-les scrupuleusement, sans quoi l'enfant deviendrait capricieux et crierait constamment sans raison.

Le respect d'un horaire choisi d'après les convenances est à la base de la bonne santé et de la bonne éducation de l'enfant et de la liberté de travail et de repos de sa maman.

Voici un exemple d'horaire pour un bébé prenant six repas par jour :

Matin

6 heures .... Tétée (ou biberon) Sommeil.
8 heures 30 ...... Toilette.
9 heures .... Tétée (ou biberon) Sommeil.
Midi .... Tétée (ou biberon)

Après-midi

13 heures .... Sortie ou exposition en plein air.
15 heures .... Tétée (ou biberon) Sommeil, Bain.
18 heures .... Tétée (ou biberon) Sommeil.

Soirée

21 heures .... Tétée (ou biberon) Sommeil.

•

Les enfants doivent être changés au moins à chaque tétée. Les heures de bain et de toilette peuvent être interchangées, cependant le bain du soir est particulièrement recommandable, et cela surtout pour l'enfant d'âge un peu plus avancé auquel il assure une bonne nuit après l'agitation de la journée.

La sortie n'est indispensable qu'au moment où l'enfant a besoin de distraction. Elle peut être remplacée plusieurs fois par semaine par l'exposition au jardin ou sur un balcon à l'abri des courants d'air, des animaux domestiques et des insectes (moustiques). L'enfant doit être habillé comme pour sa promenade.

Lorsqu'un enfant n'est pas jugé assez fort pour pouvoir être réglé à 6 repas, on lui en donne un septième vers 3 ou 4 heures du matin, au milieu de la nuit, pendant les premières semaines.

Mais, dès qu'il peut s'en passer, il y a intérêt à le supprimer pour que la mère et l'enfant puissent jouir de 8 ou 9 heures de sommeil ininterrompu.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Très désolée »

J'ai déjà dit que je ne puis répondre à plus d'une question, vu le manque de place. Vous trouverez la cire en question dans n'importe quelle droguerie ou pharmacie. Vous pouvez l'employer le matin ou le soir, cela n'a aucune importance.

Nièce « Victory »

Parlez très franchement à votre mère et expliquez-lui combien ses soupçons vous font souffrir. Puisque vous n'avez rien à vous reprocher, je ne vois pas pourquoi vous n'essayeriez pas de tirer cette situation au clair. Il n'y a aucun mal à sortir avec un jeune homme, si l'on se tient bien avec lui.

Nièce « Je vous adore »

Merci pour votre aimable lettre. Pour enlever facilement les taches sur les souliers fins ou les gants de peau, frottez doucement le cuir avec l'intérieur d'une peau de banane. Au bout d'un moment, nettoyez avec un linge blanc et laissez sécher.

Nièce « C.M. »

Une gymnastique spéciale vous guérira du défaut en question. Les compresses froides ne pourront que vous faire du bien, mais je préfère, pour ma part, les douches locales d'eau froide qui donnent de meilleurs résultats.

Nièce « Primerose des bois »

Vu le manque de place, je ne puis répondre qu'à votre première question. Allez voir un docteur. Les boutons que vous avez ont un dérangement interne à leur base. Peut-être souffrez-vous du foie ou des reins ? Le docteur vous prescrira un traitement qui, mieux que toutes les crèmes, vous débarrassera de ces indésirables.

Nièce « Adoratrice de Lana Turner »

Vous ne pourrez pas oublier cet homme tant que vous vous complairez à penser à lui. Décidez-vous une fois pour toutes à faire le vide dans votre cœur et votre tête. Secouez-vous, sortez, voyez du monde, intéressez-vous à quelque chose d'utile et vous verrez comment vous retrouverez votre équilibre perdu.

Nièce « Trop jeune maman » (Tel-Aviv)

Donnez-moi vos nom et adresse, car je voudrais vous écrire longuement et discuter de vos problèmes. Ne perdez pas courage, vous verrez que tout s'arrangera pour vous, ma pauvre amie.

Nièce « Liliane »

Vous devez engraisser, car il n'existe aucun moyen spécial pour arrondir des joues creuses. Lorsque vous vous fardez, mettez le rouge très haut sur les pommettes. Evitez d'en mettre sur les parties creuses, car cela accentuerait encore plus votre défaut et ce n'est pas ce que vous cherchez à obtenir, n'est-ce pas ?

Nièce « Fleur d'août »

La paraffine ne peut vous faire aucun mal. Il n'est pas normal que vos cheveux tombent. Vous devez consulter un docteur. Vous faites sûrement de l'anémie, à moins que vous ne souffriez de troubles internes.

Nièce « Anxieuse »

Vous appartenez, hélas ! à la catégorie de personnes qui ne savent pas apprécier le bonheur. Vous avez tout ce qu'il vous faut et vous vous plaignez ? De quoi ? Analysez-vous un peu. Voyez si, en vous ou dans votre foyer, il y a quelque chose qui ne va pas. Votre mari est-il bon avec vous ? Ecrivez-moi encore, je serai heureuse de vous lire. Tâchez seulement d'être plus raisonnable.

Nièce « S. Kogan » (Téhéran)

Le livre dont vous me parlez est épuisé en librairie. Je ne pourrai pas vous le procurer. Je le regrette pour vous, ma chère nièce, car j'aurais bien aimé vous tirer d'embarras.

Neveu « Un solitaire »

Envoyez-moi vos nom et adresse. Je voudrais vous écrire directement, car votre cas m'intéresse.

Neveu « Jacques Assal » (Alep)

Oui, votre pays fait partie de l'Union Postale Universelle. Pour vous abonner à « Images », envoyez un chèque postal à notre service d'abonnement. C'est tout. Pour les articles en question, il nous est impossible de les faire paraître en ce moment, vu le manque de place.

Neveu « Qui souffre beaucoup »

Parlez nettement à votre cousin et faites-lui comprendre combien vous tenez à la jeune fille en question. Tâchez, à vous deux, de trouver une solution à ce problème délicat. Puisque ce jeune homme a été toujours votre meilleur ami, vous pourrez vous confier à lui sans crainte. Il vous comprendra.

TANTE ANNE-MARIE

De 6 à 9 heures

LE MENU D'UN BUFFET MODERNE

Il ne s'agit pas de dépenser une fortune pour offrir à ses invités des sandwiches qui accompagnent agréablement un verre de whisky, de gin, de bière ou de limonade. Tout ce qu'il faut, c'est un peu d'ingéniosité et beaucoup de goût dans la manière dont on disposera les mets dans les plats.

Voici pour vous toutes quelques excellentes recettes de sandwiches à bon marché qui sont succulents et plairont sûrement à tous vos amis.

Rondelles à la banane

Etalez sur des tranches de pain rond du beurre bien travaillé avec du sucre et un jus de citron. Placez-y une rondelle fine de banane et saupoudrez avec des noix hachées.

Rondelles au parmesan

Etendez sur des tranches de pain rond du parmesan râpé travaillé avec de la crème fraîche et des olives grossièrement hachées (les olives peuvent être noires ou vertes, selon les goûts).

Pain à la crème de noix

Pilez des noix au mortier, malaxez-les avec de la crème fraîche et des raisins secs gonflés dans du rhum, couvrez-en vos rondelles de pain et piquez un quart de noix sur chacune.

Sandwiches tomate et jambon

Beurrez votre pain. Sur chaque sandwich, disposez une rondelle fine de tomate, salez, poivrez, un soupçon de jus de citron, hachez fin un peu de jambon et saupoudrez-en vos tartines.

Tartines au chocolat

Faites fondre du chocolat dans du beurre, tartinez-en chaque sandwich, saupoudrez-les alternativement de pistaches et de noisettes hachées.

Sandwiches à la purée de bananes

Faites cuire vos bananes dans de l'eau acidulée, écrasez-les, passez-les, malaxez-les avec de la crème fraîche, tartinez-en vos sandwiches, saupoudrez-les de macarons écrasés.

•

Pour simplifier le service et être toute à vos invités, préparez à l'avance soit des tables roulantes où vous aurez disposé vos sandwiches et vos boissons, soit une large table où tout sera rangé avec harmonie. Vous pouvez aussi mettre de-ci de-là des plateaux de sandwiches nains, des assiettes de gâteaux secs et salés, des olives fourrées, des pistaches, des noisettes salées, etc.

Lettre à ma Cousine

Moquez-vous de moi tant que vous voulez, ma bonne amie, mais votre cousin est amoureux, follement amoureux, amoureux à en perdre la raison et l'appétit, le sommeil et le moindre intérêt à tout ce qui n'est pas « elle », amoureux, enfin, comme on l'est à vingt ans ou à soixante. Cependant je n'ai pas atteint la quarantaine et cet « entre deux âges » est bien ingrat, car on ne peut avoir toute la fougue de sa première jeunesse, ni la bienveillante indulgence de la sénilité. Malgré tout, je dois vous avouer, en en rougissant presque, que cela m'est venu tout d'un coup, un soir, parmi le tintamarre du jazz et des cotillons, et que j'ai été tellement saisi de la vision éclatante, que la coupe que je tenais entre mes doigts chuta bien malencontreusement, au dam de la maîtresse de maison qui avait sorti ses plus beaux cristaux. Comme je m'excusai auprès d'elle de ma maladresse, elle fut assez bonne pour me répondre en souriant que cela « portait bonheur ».

Mais pour en revenir à celle qui suscita en moi tout ce bouleversement, laissez-moi vous la décrire afin que vous ayez d'elle une image approximative. Elle ressemble en certains points à Danielle Darrieux, dont elle a tout le charme, et en certains autres à Ginger Rogers dont elle possède la grâce et la merveilleuse harmonie des lignes. Elle n'a pas vingt ans et elle en paraît dix-sept. Elle a toute la fraîcheur d'une rose pas encore épanouie et, dans ses yeux lumineux, on peut lire la limpidité de sa nature qui doit être très droite et très fière. S'est-elle rendu compte du trouble violent qu'elle provoqua en moi ? Je ne sais, mais à diverses expressions de son visage, je crus comprendre qu'elle avait compris...

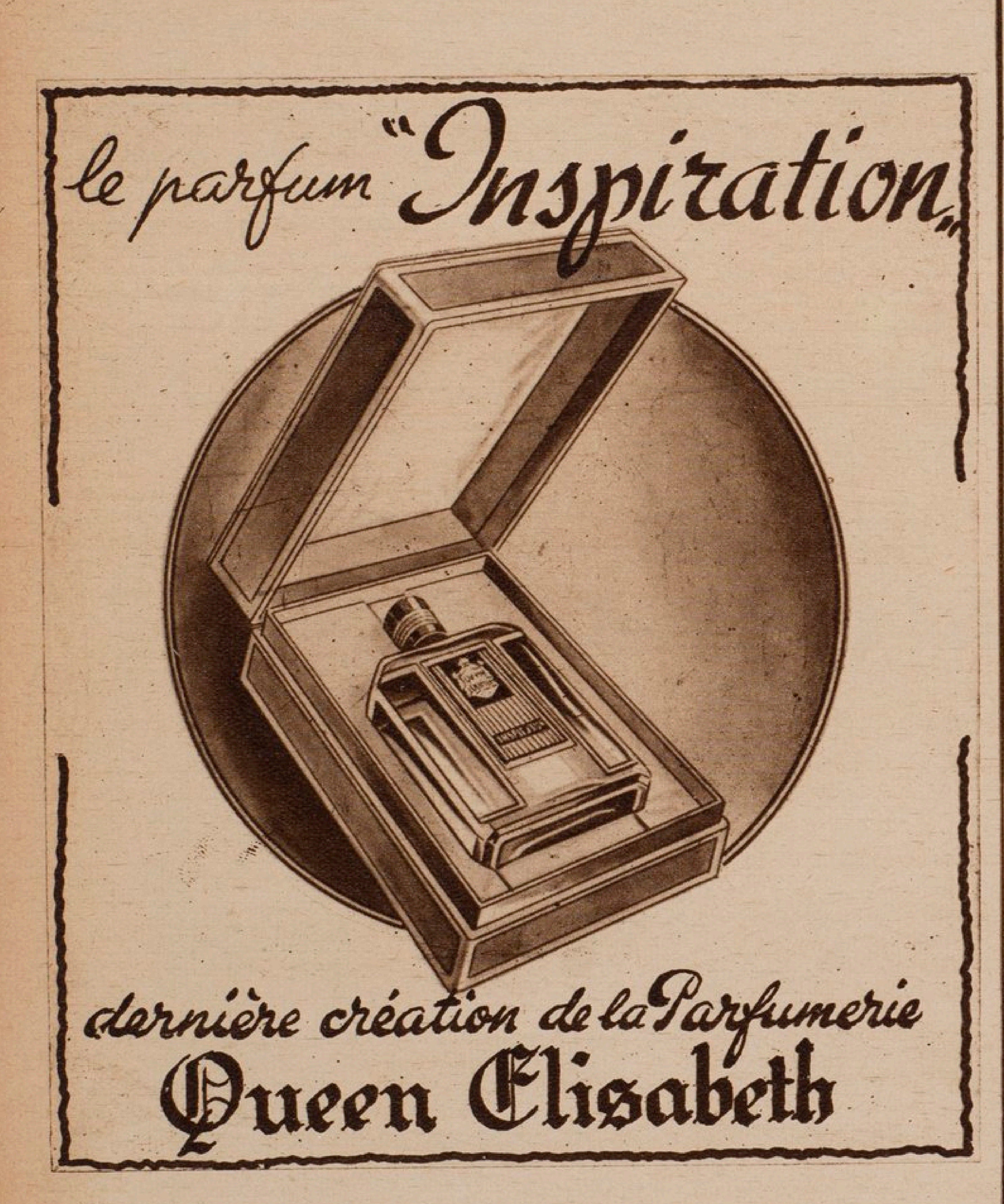
Je ne l'ai pas revue encore et peut-être ne la reverrai-je jamais. A quoi bon, d'ailleurs ? Que pourrait-il advenir d'une aventure où je ne pourrai rien donner et dont elle aurait tout à attendre ?...

Aussi, ma chère cousine, dois-je me contenter de garder pour moi tout seul et pour vous, puisque je vous prends pour confidente, cette histoire qui, hélas ! ne pourra avoir aucune suite, mais aura marqué pour moi une heure d'extase à l'aube de l'année nouvelle.

Et puis, n'est-ce pas une magnifique évasion de l'esprit que de pouvoir parfois revoir le spectacle de tant d'agréments et d'attraits ? Et l'histoire ayant fini avant de commencer, que de désillusions évitées... Le rêve n'est-il pas toujours plus beau que la décevante réalité ?

Votre cousin
SERGE FORZANNES







VERS UNE CHINE NOUVELLE

par Madame Tchiang-Kaï-Chek

L'admirable résistance que la Chine oppose au Japon depuis plus de cinq ans comporte un aspect spirituel inconnu. C'est le Mouvement de la Vie Nouvelle qui incarne l'esprit de résistance des Chinois. Quel est ce mouvement et quels sont les principes dont il s'inspire ? Madame Tchiang-Kaï-Chek en parle longuement dans son livre « China shall rise again ». Nous condensons dans cet article les vues de la femme du généralissime chinois.

Quatre vertus de l'ancienne Chine ont servi de base au Mouvement de la Vie Nouvelle, lancé à Nan-Tchang en 1934. Le but du Mouvement était de venir en aide, spirituellement et matériellement, à la population de la province de Kiang-Si qui venait d'être lourdement éprouvée par la guerre civile. L'aide que les adhérents du Mouvement devaient apporter à cette malheureuse population devait s'inspirer des quatre principes « Li », « I », « Lien » et « Chih » qui, dans l'ancienne Chine, présidaient à la conduite personnelle et aux relations avec les tiers.

« *Li* », le respect de la propriété d'autrui ;

« *I* », la loyauté ;

« *Lien* », l'intégrité ;

« *Chih* », l'honneur.

Ces principes devaient assurer la justice pour toutes les classes ; inspirer l'intégrité à ceux qui assument une charge publique et aux hommes d'affaires ; commander le respect pour les droits d'autrui.

L'application de ces principes se manifesta pratiquement par la création de diverses institutions d'entr'aide sociale : centres sociaux, écoles, sociétés coopératives, sociétés de reconstruction rurale, cliniques, hôpitaux, etc. Le but ultime du Mouvement était de donner au peuple un sens profond de ses droits individuels et collectifs, et de ses responsabilités. Il visait aussi à secouer l'inertie du peuple provoquée par des siècles de domination mandchoue.

L'œuvre que le Mouvement de la Vie Nouvelle était en train d'accomplir dans la province de Kiang-Si fut rapidement connue à travers la Chine. Le Mouvement se propagea dans toutes les directions avec des résultats surprenants. Lorsque les Japonais attaquèrent la Chine en 1937, le Mouvement s'était déjà répandu sur toute l'étendue du pays, et les organisations créées par le Mouvement furent immédiatement mises au service de la résistance à l'agresseur.

Le généralissime (Tchiang-Kaï-Chek) consacra l'œuvre du Mouvement par cette déclaration :

« Le respect de la propriété d'autrui « Li » nous prévient contre une conduite lâche au moment du danger. La Loyauté « I » nous porte à risquer notre vie pour une cause. L'Intégrité « Lien » nous éclaire dans notre jugement entre le Bien et le Mal. L'Honneur « Chih » nous pousse à effacer la honte qui, aujourd'hui, plane sur notre terre ancestrale.

« Cultivez ces hautes qualités dans votre vie quotidienne. Montrez votre courage indomptable et poursuivez la tâche pour laquelle vos camarades dans les tranchées luttent et meurent. »

Non seulement les organisations du Mouvement de la Vie Nouvelle sont-elles mises largement au service de la guerre de résistance, mais aussi elles fournissent aux autres services de l'arrière le personnel entraîné qui leur permet de mener à bien leur tâche. Sitôt que les hommes de la Vie Nouvelle sont au service d'une organisation, ils y insufflent le nouvel esprit de service, sacrifice de soi, coopération et efficience.

Parmi les organisations dont la direction fut confiée aux hommes de la Vie Nouvelle, je citerai : « le Service du Soldat dans la zone de guerre » dont le but est de veiller au bien-être des soldats au front ; « la Ligue des Soldats Blessés » dont la tâche essentielle est de distribuer aux soldats blessés des récompenses en numéraire tirées d'un fonds spécial que le généralissime a créé dans ce but ; « la Ligue des Amis des Blessés » qui assure à chaque blessé un ami, qui est également un soutien, à l'arrière.

A part cela, il convient de mentionner les activités qui portent le nom de la Vie Nouvelle :

1° Les services de propagande de la Vie Nouvelle propagent les principes du Mouvement dans toute la Chine. Ces services se servent notamment de camions équipés de haut-parleurs, d'appareils cinématographiques et d'un matériel récréatif varié.

2° Des campagnes telles que « Offrez votre or à l'Etat » ont été lancées par la Vie Nouvelle et ont obtenu un succès étonnant.

3° Des services d'aide aux victimes des bombardements sont créés dans les grandes villes par la Vie Nouvelle.

4° Des mariages en groupe sont souvent organisés pour ceux qui désirent se marier à peu de frais.

5° La Vie Nouvelle porte un intérêt spécial aux sports.

Les services que la Vie Nouvelle rend aux Chinois sont tels qu'il n'est pas étonnant que les Japonais fassent tout leur possible pour combattre le Mouvement, car, à leurs yeux, il incarne l'esprit de résistance de la Chine Nouvelle.

Nos lecteurs écrivent...

Pierre, le petit (Turquie)

Depuis sept ans j'aime une jeune fille, parfaitement pure, parfaitement innocente, et jamais le mot « amour » n'est sorti de mes lèvres. Mais il est des regards et des attitudes qui ne trompent pas, n'est-ce pas ? Et je crois bien que mes sentiments sont partagés. Aujourd'hui, cette personne poursuit des études supérieures dans une faculté. Malgré tout mon désir de l'épouser, je crains d'unir mes jours à une femme dont le bagage littéraire serait supérieur au mien.

● *Déclarez-vous carrément, mon bon ami, si vos moyens vous permettent d'affronter les risques et les responsabilités d'un ménage. Rien n'empêche une femme instruite de devenir une bonne épouse.*

Sophie malheureuse

J'aime beaucoup mon fiancé. Mais, malgré ses grandes qualités de cœur, il manque totalement de tenue et, à table, il me fait rougir par sa maladresse et sa gaucherie. Dois-je lui faire des remarques, ou risquerais-je de tout gâter ?

● *Dans ces sortes de cas, il faut agir avec beaucoup de circonspection et de doigté. Mais au lieu de lui faire des remarques sur un ton sérieux, ce qui pourrait le froisser, tournez les choses à la plaisanterie. Ainsi, lorsque vous êtes en tête à tête, imitez-le en train de manger. S'il a de l'esprit, et je le souhaite pour vous, il comprendra et fera des efforts pour mieux se tenir à l'avenir.*

Jean-Pierre

Il y a six mois, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille et fus tout de suite attiré par son charme et sa beauté. Elle-même me manifesta tout de suite de la sympathie et, dès notre première rencontre, je pressentis que ma destinée était en train de se jouer. Depuis quelque temps, je la vois au mieux avec un jeune homme de mes amis. Que dois-je faire, Horatius ? Je suis désespéré.

● *« Souvent femme varie », dit l'adage, et vous constatez une fois de plus l'amère vérité de ce dicton. A votre place, je m'éclipserai tout bonnement sans insister davantage, à moins que d'elle-même elle ne revienne vers vous, ce qui est encore dans le domaine des possibilités.*

Curieuse

Pourriez-vous me dire d'où vous vient votre pseudonyme et pourquoi vous l'avez choisi ?

● *Soyez heureuse, je vais satisfaire votre curiosité. Horatius (Coclès) fut un héros romain qui défendit seul le pont Sublicius contre Porsenna. Il donna ainsi aux siens le temps de couper le pont, puis se tira d'affaire à la nage avec toutes ses armes. Il perdit un œil dans la bataille, d'où son surnom de Coclès (le Borgne).*

Quant à vous dire pourquoi j'ai choisi ce pseudonyme, je ne le sais pas moi-même. Mais pourquoi en aurais-je choisi un autre ?

HORATIUS

LES LIVRES

MES SŒURS

par Mme AMY KHER

Ce serait une gageure que de présenter Amy Kher aux lecteurs d'« Images ». L'auteur si appréciée de « Salma et son village », de « Remous à Bab Touma » et de deux recueils de poèmes « La traînée de sable » et « Méandres » s'est déjà imposée à la majorité du public d'Egypte et du Proche-Orient, comme aussi d'outre-mer qui a su apprécier la fine délicatesse et le don d'observation poussé de l'auteur de « Mes Sœurs ». La voici dans cette œuvre délicate dans la forme et dans le fond nous brossant le portrait de trois femmes d'Orient, trois types différents, mais se rapprochant par le cœur et par les réactions devant les drames de la vie. Avec beaucoup de sincérité, elle a décrit des tranches de vie à travers lesquelles ne manqueront pas de se reconnaître beaucoup de ses sœurs qui lui sauront gré de s'être penchée avec tant d'attention sur leurs âmes.

L'amour y est dépeint avec une vérité émouvante et Mme Kher s'élève à juste raison contre les préjugés surannés. Ses héroïnes sont de vraies femmes qui, devant les problèmes de la vie, réagissent avec beaucoup de justesse.

Le style est clair et les dialogues simples et l'analyse psychologique menée avec infiniment de tact. Mme Amy Kher connaît le cœur féminin. Elle en sait tous les replis et les vibrations tumultueuses et il est très agréable pour le lecteur de se laisser guider par une main aussi sûre à travers les méandres tortueux des sentiments humains.

Remercions Mme Kher de nous avoir donné là une œuvre où elle a mis le meilleur d'elle-même.

MOHAMED ALI

jugé par les Européens de son temps

par M. JACQUES TAGHER

Combien d'intellectuels connaissent-ils la noble figure du fondateur de la dynastie régnante ? Certes, ils ont plus ou moins étudié sur les bancs du collège la carrière glorieuse de cet homme de génie qui fit trembler l'Europe entière, retenu quelques noms de batailles célèbres ou quelques réactions de la diplomatie européenne à l'égard de la politique du Pacha. Mais, en général, leurs connaissances ne dépassent guère cette limite.

S'ils savaient pourtant que l'élite européenne s'était déplacée, à un moment où les voyages n'étaient pas aussi aisés que de nos jours, pour approcher le Réformateur et se rendre compte sur place de l'œuvre accomplie par lui, que ces voyageurs avaient rédigé en ce temps-là des centaines d'ouvrages et de brochures où ils commentaient passionnément la carrière du Souverain et son œuvre, ils pourraient se rendre compte avec quel intérêt l'Europe accueillit les transformations qui s'opéraient en Egypte.

M. Jacques Tagher ne cite pas de faits. Il a, par contre, soigneusement compulsé les opinions parues du vivant de Mohamed Ali, et les a groupées en un seul volume, présenté d'ailleurs avec beaucoup de goût. Ce ne fut pas une idée banale que de rassembler les pièces maîtresses — favorables ou défavorables — d'un débat aussi célèbre, d'autant plus que ces documents, vieux de plus d'un siècle, deviennent de plus en plus rares en librairie.

C'est pourquoi nous ne pouvons que nous réjouir de l'initiative de l'auteur, et féliciter les Editions Horus, qui parviennent à nous présenter, malgré les difficultés actuelles, des œuvres aussi soignées et intéressantes.

TROIS HISTOIRES D'UNE RESISTANCE

par MICHELLE AVEROFF

Livre tout aussi émouvant, qui montre au monde comment la Grèce souffre, comment elle lutte et comment elle espère. Mlle Avéroff s'est refusé avec raison le recours aux effets faciles d'émotion : s'efforçant de faire taire sa sensibilité patriotique, lorsqu'elle parle de la vie à Athènes, sous la botte de l'oppresseur, elle arrive à se cantonner dans l'objectivité du descripteur impartial. Mais l'amour de la patrie, le saint enthousiasme des héros grecs l'habitent, lorsqu'elle conte la magnifique résistance des Crétois qui se battent encore dans l'île, et celle de ce jeune homme qui a effectué un long voyage à travers des contrées hérissées d'obstacles pour venir continuer la lutte pour la libération de son pays.

« Trois histoires d'une résistance » est l'histoire unique d'un peuple que rien n'a pu vaincre, d'un peuple qui n'abandonnera jamais le combat. Michelle Avéroff a le grand mérite d'avoir su exprimer cette foi avec conviction, art et mesure.

NOS CONTES



Une femme et un petit garçon descendaient la rue pierreuse du village. S'ils continuaient à marcher trois milles encore, ils arriveraient dans une petite ville où se trouvait la maison qu'ils cherchaient. Ils en avaient vu l'adresse dans la colonne des petites annonces du journal du soir.

La femme était jeune. Elle était petite de taille — haute d'environ cinq pieds — et elle avait des petits pieds dont elle était très fière. Le petit garçon avait de grands yeux couleur de noisette, à la fois timides et pensifs. Il tenait la main de sa mère. Tous les deux avaient la même expression de solennité joyeuse : ils allaient acheter quelque chose.

Le mari de la femme s'appelait Theakstone Morphett. Il était plus âgé que sa femme et travaillait comme ajusteur dans une carrière de pierre. Ses cheveux étaient roux, et comme il se rasait une seule fois par semaine, il avait presque toujours une barbe et des favoris de la même couleur. Son visage constamment exposé à l'air et au soleil était rouge-brique. C'était un homme bien bâti, sans beaucoup de chair, et il avait une voix rude qui effrayait son fils.

Sa femme ne l'appelait jamais par son petit nom. Cela lui semblait stupide. Aussi l'appelait-elle « le père ». Dans les premiers temps de leur mariage, elle disait en se référant à lui « il », ou, quand elle ne pouvait faire autrement, « le maître », mais elle n'aimait pas beaucoup cette appellation parce que ce n'était que trop vrai. La naissance de son enfant lui permit enfin de donner un nom précis à son mari.

Quand le petit garçon, qu'elle appela Henry, commença à parler, lui aussi prit l'habitude de dire « le père ».

La famille vivait dans la dernière maison de la rue. A la hauteur de la maison, la rue faisait une courbe et montait vers la carrière. Et quand le petit garçon qui jouait à quelque jeu mystérieux, toujours seul, voyait son père approcher, il accourait en criant : « Maman, voilà le père ! »

Henry n'avait pas les idées claires quant au père. La maison était certainement plus agréable et plus tranquille sans cet homme qui se balançait dans son grand fauteuil au dossier de bois, et regardait son fils d'un air critique ; qui avait souvent dit qu'il aurait préféré un grand gros bébé roux à cette créature tranquille aux yeux interrogateurs. Mais il ne fallait pas se soucier de tout cela, car il y avait beaucoup de choses très intéressantes dans le monde. Chaque lundi était jour de lessive. Et même quand il était un tout petit bébé, sa maman le prenait avec elle dans la cuisine de la cave, au-dessous de la grande cuisine, où il y avait une grande chaudière pour y bouillir le linge. Quand il fut assez grand, elle lui donnait un peu d'eau dans une cuvette et il était supposé laver quelque chose. C'était quelquefois un de ces grands mouchoirs rouges dans lesquels son père prenait ses repas à la carrière. Ou même quelquefois sa culotte rayée de rouge et de bleu. Il s'agenouillait par terre pour frotter son linge et, de temps en temps, regardait le feu à travers la petite grille de la chaudière. Quand il était fatigué de tout cela, il regardait sa mère sortir le linge de la cuve, le tordre et le rincer et le jeter avec plus ou moins d'adresse dans la chaudière.

Il ne pouvait pas supporter d'être loin de sa mère, elle était la seule partie vivante de son monde. Il y avait d'autres enfants de son âge qui habitaient près de chez eux, mais il n'éprouvait aucun besoin d'avoir des camarades de jeu. Chaque dimanche sa mère l'amenait à la petite chapelle construite en pierre, où ils s'asseyaient sur des bancs de bois recouverts de serge rouge. Tout était intéressant dans la chapelle. Il y avait un chandelier suspendu avec des becs de gaz qui devaient être allumés, un par un, avec des bougies au bout d'un long bâton, si jamais il faisait très sombre. Il y avait une chaire avec deux rangées de marches pour y monter ou en descendre. Mais ce qu'il y avait de mieux, c'était la musique.

Un harmonium était tout ce que la chaquelle pouvait se permettre. Une vieille femme, avec un grand air de bonté, jouait de cet instrument. Elle s'asseyait en donnant son dos aux fidèles et maniait l'instrument avec beaucoup de dextérité. La mère et l'enfant aimaient cette musique. Ils entonnaient les hymnes à haute voix. Cela valait la peine de venir chanter et entendre cette musique même par les jours de pluie.

Une fois il y avait eu un thé à la chapelle et ils y étaient allés tous les deux. Les bancs recouverts de serge rouge étaient maintenant posés le long des tables. Des plats de sandwiches variés, des biscuits, des gâteaux étaient posés sur les nappes, grandes ou petites, neuves ou vieilles, qui avaient été empruntées pour la circonstance. Il y avait une grande théière de cuivre au bout de l'une des tables et les tasses passaient de main en main. Quelqu'un commença à chanter : « Soyez présent à notre table, Seigneur ». Il fallait voir comment l'assistance entonna l'hymne avec ferveur. Le petit garçon avait été tellement excité toute la journée par la perspective de ce thé, qu'il avait à peine touché à ses repas. Maintenant il avait bien faim. Pendant que tout le monde s'était levé pour chanter, lui regardait attentivement le sandwich qu'il avait choisi secrètement pour commencer son repas, mais il n'avait pas de chance : un vieux monsieur avec une longue barbe grise le prit avant qu'il n'ait eu le temps d'intervenir. Le petit garçon s'assit triste et découragé et goûta à peine aux bonnes choses qui étaient sur la table.

Bien que le thé n'ait pas été très plaisant, quelque chose advint par la suite qui changea toute l'après-midi. Il y avait un petit vestiaire à la chapelle, et le jour du thé l'harmonium y avait été installé pour dégager le hall principal. C'est là que le petit garçon le trouva. Il essaya de soulever furtivement le couvercle. C'était ouvert. Son cœur battit rapidement pendant qu'il posait ses doigts sur les clefs d'ivoire. Comme elles étaient plaisantes au toucher ! Il passa une chaise, s'assit dessus et se mit à promener ses doigts sur les clefs silencieuses. Ce jeu le fatigua rapidement. Il commença à appuyer sur les pédales. Sitôt qu'il entendit l'air s'engouffrer, il toucha une note. Elle résonna lourdement. Mais les chapeaux et les manteaux qui remplissaient la pièce semblaient y confiner les sons. De l'extérieur venait le bruit confus d'une multitude de gens parlant entre eux. Il devint un peu plus audacieux et soudain les notes formèrent un tout harmonieux. Il avait peur, mais il était si heureux...

« De la musique », murmura-t-il, puis il sauta et courut vers sa mère.

Elle était en train d'aider à laver les tasses et les assiettes. Il se mit à côté d'elle et s'accrocha à son jupon. Une femme étrange passa par là et dit : « Les garçons ne sont pas admis ici, sortez. » Il ne lui répondit pas, mais demeura à sa place jusqu'à ce que sa mère l'eût remarqué.

Il dit : « Je voudrais te dire un mot à l'oreille. »

Elle déposa ce qu'elle avait en main et souriant, avec l'air de s'excuser, elle dit à la femme revêche :

— Henry voudrait aller quelque part.

Il attendit jusqu'à ce qu'ils fussent dans la nef centrale, où il se sentit protégé par le bruit des conversations. Alors il dit : « Viens m'entendre jouer de l'harmonium. »

Ils se dirigèrent vers le vestiaire avec un air coupable et fermèrent la porte derrière eux. L'enfant avait les joues toutes rouges : il était très excité.

— Ecoute ! cria-t-il.

Il poussa ses pédales et joua avec confiance.. Les quelques notes qu'il avait composées lui revinrent sous les doigts. Il recommença plusieurs fois. Comme ils étaient heureux ! Sa mère se précipita vers lui comme une petite fille et, ensemble, ils composèrent encore d'autres notes. Le son de la musique s'élevait peu à peu et leur joie aussi. Quand la porte s'ouvrit et que Miss Atlass, la joueuse de l'harmonium, entra, ils se figèrent tous deux dans une attitude de culpabilité, l'un assis et l'autre à moitié debout.

— Vous ne devez pas toucher à l'harmonium, dit Miss Atlass d'un ton rude.

Elle ferma l'instrument à clef. Ils ne dirent mot et se retirèrent en silence.

Mais plus tard, à la maison, ils avaient un autre sujet de conversation. Un sujet passionnant, sur lequel ils ne se lassaient pas de revenir. Et un jour le petit garçon dit d'un air rêveur : « Je voudrais que nous ayons un peu de musique chez nous. »

Sa mère suspendit pour un instant ses occupations ménagères et se mit à réfléchir. Le petit garçon la regardait et souriait parce qu'il la voyait sourire. Soudain, son visage devint morne : « Le père ne voudra pas nous permettre d'en avoir à la maison, il ne l'aime pas », dit-elle.

Peu après, elle fut de nouveau heureuse, car entre eux il y avait un pacte secret. Elle allait faire des économies, et, quand elle aurait assez d'argent, ils achèteraient un harmonium. Ce sera difficile, car il n'y avait jamais beaucoup d'argent à la maison, mais elle essayerait.

A deux reprises le père faillit découvrir leur secret. Les deux fois il cherchait lui-même une cachette pour y déposer quelque chose. Heureusement il ne trouva pas l'argent. Le petit garçon était impatient : « Ne pourrions-nous pas y aller maintenant ? » disait-il, presque chaque jour.

Enfin, la mère alla chez l'épicier qui lui changea ses pence en shillings. Il n'y en avait pas beaucoup, mais elle pensa : « Nous pourrions acheter un vieil instrument qui ne coûterait pas cher et je réglerai son prix petit à petit, à mesure que je réaliserai des économies. »

Par cette après-midi automnale, douce et triste, ils descendaient donc la rue vers la vallée. De là, après avoir traversé le pont, ils montèrent l'autre colline. Dans une main, Mrs Morphett tenait sa bourse et, dans l'autre, une annonce qu'elle avait découpée dans un journal. Elle était ainsi conçue : « Instruments de musique divers à vendre. Choix illimité. S'adresser au 13, rue St. Léonard ».

Enfin ils arrivèrent rue St. Léonard. C'était une rue très imposante. Il y avait des maisons de trois étages avec de larges fenêtres modernes. Chaque maison avait un petit jardin. « Qui vivrait dans ces maisons, sinon des gens de la haute société ? » pensèrent-ils. Et ils étaient presque certains de s'être trompés de rue. Comme ils hésitaient, ils virent un vieux monsieur, portant un vieux violon, sortir du numéro 13. Ils le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il eût atteint le coin de la rue, puis pénétrèrent dans le jardinet du 13 et marchèrent jusqu'à la porte d'entrée principale. Ils sonnèrent. La porte s'ouvrit sur une petite entrée carrée qui donnait sur un long couloir. Un homme mince, grand de taille, avec des moustaches noires leur avait ouvert la porte. Mrs Morphett regarda son gilet, puis baissa les yeux, mais ne dit rien. Le petit garçon se raidit : « Avez-vous, s'il vous plaît... » commença-t-il, mais, ayant entendu sa propre voix qui résonna fort, il se tut.

— Entrez, s'il vous plaît, dit l'homme d'une voix profonde.

Ils avancèrent jusqu'à la petite entrée et s'arrêtèrent.

— Suivez-moi, continua-t-il sur le même ton.

Et il les conduisit à une grande pièce, au plancher nu. Puis il les laissa seuls, après qu'il eût dit : « Excusez-moi, je serai de retour dans un instant. »

Ils étaient debout dans la grande pièce obscure, parmi une profusion de violons, de harpes, de pianos de toutes sortes, d'instruments de musique variés. Ils n'osaient pas bouger et entendaient presque leur respiration. Enfin, l'homme fut de retour.

Le petit garçon fut très fier de sa mère quand elle regarda le monsieur brun et lui demanda : « Combien coûte un harmonium ? » Elle sourit même, un tout petit sourire. Il pensa qu'elle était très belle.

Sitôt qu'elle entendit le prix, elle se retourna et se dirigea vers la porte, poussant le petit garçon devant elle. Mais le monsieur se mit en travers de leur chemin. Il sourit et leur dit qu'il ne voulait pas qu'ils partissent sans avoir acheté quelque chose. Il leur montra une boîte jaune carrée, sur le couvercle de laquelle des fleurs rouges étaient peintes.

— Ceci, dit-il, pourrait vous convenir.

Pendant qu'il parlait, il souleva le couvercle de la boîte, y introduisit un rouleau de papier perforé et commença à tourner la manivelle. L'enfant et la mère étaient immobiles et émerveillés. A côté de cela, un harmonium n'était rien. Le premier morceau était une vieille chanson que Mrs Morphett avait apprise à l'école. Elle battait la mesure avec des hochements de tête. Ses yeux étaient brillants.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura le petit garçon.

— C'est une boîte à musique, dit la mère, et si ce n'est pas trop cher, nous allons l'acheter.

L'homme, qui était en train de penser au prix qu'il pourrait demander, lissa sa moustache, puis les regarda avec un air de doute de leur capacité d'achat :

— Vous pouvez l'avoir à cinq shillings, dit-il, et cela vaut bien plus.

La mère et l'enfant se regardèrent, lui avec des yeux suppliants, elle avec des yeux joyeux. Quelques minutes plus tard, ils passaient devant les portes 11, 9, 7, 5, 3 et 1, la femme portant une grande boîte mal enveloppée, comme si c'était un objet sacré.

Ils étaient chez eux au bout d'un moment. Comme la boîte était bien à sa place sur le dressoir ! Ils jouèrent plusieurs morceaux. La mère tournait la manivelle, pendant que le petit garçon était assis et écoutait religieusement. Ils avaient tous les deux l'air grave et parlaient peu.

Subitement ils entendirent un bruit de pas.

— C'est le père, dit le petit garçon, d'un air découragé.

Son repas n'était pas encore prêt.

Ils sautèrent et coururent vers la porte, comme deux enfants. Le petit garçon s'accrocha au pantalon jaune de son père, lui criant : « Père ! Père ! »

L'homme dit :

— Où est mon thé ?

— Ce sera fait dans une minute.

Sa femme mit la bouilloire sur le feu, et rapidement prépara la table.

Le père semblait ennuyé. Il avait perdu un shilling cet après-midi. Il jouait rarement aux courses, et presque toujours il perdait. Mais il ne doutait jamais que la fois suivante il gagnerait. Subitement, son regard tomba sur la boîte à musique.

— Qu'est-ce que c'est ? grogna-t-il.

Le petit garçon commença à pleurnicher. Il savait que son père était tout puissant et qu'il userait cruellement de son pouvoir. La mère pensait de même. Elle resta debout près de la bouilloire avec l'air d'un enfant sur le point d'être battu.

— Viens ici. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est... c'est une boîte à musique, dit-elle d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine.

Il la regarda d'un air sombre.

Le petit garçon regardait son père. Puis, toujours en pleurnichant, il se souleva jusqu'au dressoir et se mit à tourner la manivelle.

L'homme écouta la musique pendant une minute. Puis son visage devint rouge de colère :

— Ferme ça ! cria-t-il. Qui a apporté ce maudit objet ici ?

Le petit garçon s'arrêta de tourner, et pendant qu'il regardait son père, ses belles couleurs disparurent. Il était pâle de terreur.

La mère était aussi blanche que son petit.

— Je l'ai acheté, dit-elle.

— Bon, tu peux le rapporter, dit l'homme.

Il regardait la boîte d'un air indigné.

L'eau de la bouilloire se mit à chanter sur le feu et c'était le seul bruit qu'on entendait dans la pièce.

Le lendemain, sitôt que l'homme fut parti à son travail, la femme s'habilla lentement. Elle boutonna le manteau du petit garçon et ouvrit la porte. Dans la rue il y avait un épais brouillard. La femme portait la boîte à musique maladroitement enveloppée. Elle avait pleuré très longtemps, le petit garçon aussi. Ils avaient demandé la permission de garder la boîte à musique, avaient promis qu'ils ne la feraient pas jouer en présence du père, mais il avait simplement répondu : « Rapportez-la. » Il ne comprenait pas pourquoi sa femme voulait de la musique quand lui n'en voulait pas.

Ils marchèrent tous les deux très lentement, car la boîte était lourde. La mère était gênée ; elle ne savait pas comment parler au grand monsieur brun. Elle avait peur qu'il ne refusât de lui rembourser son argent.

Ils s'arrêtèrent très souvent pour se reposer, mais, à la fin, ils arrivèrent à la rue St. Léonard. Les maisons baignaient dans le brouillard, le pavé était si humide que plusieurs fois ils glissèrent et faillirent tomber.

Pendant que sa mère sonnait, le petit garçon essuya la poignée de la porte afin de la mieux voir. En l'essuyant il la tourna et la porte s'ouvrit doucement. La maison était silencieuse. On n'entendait aucun bruit. Il se tourna vers sa mère et la regarda humblement. Elle sembla le comprendre. Poussant la porte du bras, elle déposa doucement son lourd paquet sur le plancher de l'entrée, sortit, puis, doucement, referma la porte. Rapidement, les deux visages avaient disparu dans le brouillard.

EXAMINEZ VOS CONNAISSANCES GENERALES

Voici une dizaine de questions destinées à vérifier l'étendue de vos connaissances générales. Pour chaque réponse exacte, marquez 5 points. Si le total de vos points dépasse 35, vous devez être fier de votre culture générale. 30 et 35 points sont une très bonne moyenne. Mais si vous ne parvenez pas à obtenir 25 points, cela prouve que vos connaissances générales laissent à désirer.

1) J'ai acheté un cheval et un âne à 85 livres. Le cheval coûte 55 livres de plus que l'âne. Combien ai-je payé l'âne ?

2) Le rang de major (dans l'armée américaine) est-il équivalent à celui de capitaine (dans la marine) ?

3) La superficie de l'Australie se rapproche-t-elle plus de celle du Texas, du Mexique ou des Etats-Unis ?

4) En combien de cuillerées à café peut-on partager une livre de sucre : 50, 70 ou 100 ?

5) Si vous entrez dans une chambre obscure avec une seule allumette en poche, et que vous trouviez devant vous une lampe à pétrole, un réchaud à Butagaz et une cigarette, lequel de ces objets allumerez-vous le premier ?

6) Qu'est-ce que le Parian ? Une qualité de porcelaine, de marbre ou de verre ?

7) Le peintre « Le Guerchin » était-il Italien, Français ou Espagnol ?

8) J.-M. de Hérédia est-il célèbre pour ses stances, ses oraisons funèbres, ses sonnets ou ses ballades ?

9) De qui est cette phrase célèbre : « La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne » ?

10) Qui a, sinon créé, du moins popularisé le personnage : Méphistophélès ?

PETITS PROBLEMES EXPRESS

1. — LA BRIQUE

Si une brique pèse un kilo, plus une demi-brique, quel est le poids de cette brique ?

2. — LES CHATS ET LES RATS

Si cinq chats attrapent cinq rats en cinq minutes, combien faudra-t-il de chats pour attraper cent rats en cent minutes ?

3. — BROUILLARD

Il y avait du brouillard ce jour-là, mais on apercevait les objets à distance de 200 mètres.

DELASSONS-NOUS...

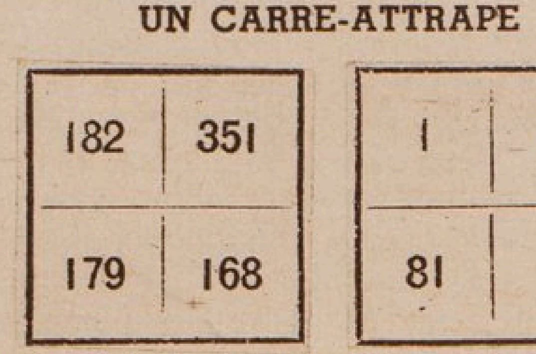
Jean, qui pédalait sur la route à une vitesse régulière, observa devant lui, à sa droite, une borne kilométrique, pendant 30 secondes.

Puis il dépassa un véhicule dont il vit l'arrière pendant X, une minute et demie.

A quelle vitesse marchait ce véhicule?

MONSIEUR FAKIR

UN CARRE-ATTRAPE



182	351
179	168

1	81
81	1

Tracez le carré ci-haut à gauche et demandez à quelqu'un d'effacer dix des chiffres qui y sont contenus, de façon à obtenir 82 pour total de deux cases, verticalement et horizontalement, en additionnant les nombres formés par les chiffres restants.

Lorsqu'il y aura renoncé, prenez un papier transparent, reproduisez le carré ci-dessus et après avoir effacé le 2 de la première case, les 3 et 5 de la deuxième, les 7 et 9 de la troisième et le 6 de la quatrième, retournez le papier et vous obtiendrez par transparence la figure ci-haut à droite qui vous donne bien 82 dans les deux sens, comme total des nombres restants.

RIONS UN PEU

Le général. — Supposez qu'en avançant sous une pluie de shrapnels, votre oreille gauche soit coupée. Que feriez-vous ?

Le tommy. — J'avancerai toujours, mon général.

Le général. — Très bien... Et supposez que cinquante kilomètres plus loin, un autre obus vous enlève l'oreille droite. Que feriez-vous alors ?

Le tommy. — Je m'arrêterai, car je serai aveugle.

Le général. — Aveugle ? Que voulez-vous dire ?

Le tommy. — Mon casque d'acier serait descendu sur mes yeux, mon général.

* * *

L'employé. — Monsieur le directeur, pourrais-je avoir congé la semaine prochaine ?

Le directeur. — Mais... pourquoi ?

L'employé, timide. *— Eh bien ! voilà : ma fiancée se marie et... je voudrais bien pouvoir l'accompagner à la mairie.*

* * *

Le patron. — Et vous prenez également en sténographie, je suppose ?

L'employée. — Oh ! oui, Monsieur, très bien ! Seulement je vais un peu moins vite.

LE CRIME PARFAIT

Depuis dix ans, l'écrivain anglais Albert Hudson ne connaît d'autres lectures que des récits de crimes et des romans policiers. Il a avalé non moins de huit mille ouvrages de ce genre et a sacrifié à ce travail vingt-deux mille heures de son existence. S'il fouille les bibliothèques, s'il parcourt avec une patience inlassable des textes anciens et modernes, c'est qu'il est à la recherche du crime parfait. Le résultat d'un pareil zèle ? Il ressemble, à peu de chose près, à l'opinion de Quinette, héros de Jules Romains : les criminels sont des esprits médiocres, leurs crimes fort banaux ; rares sont ceux qui montrent de l'originalité ou, mieux encore, des saillies de véritable génie. Après tout, cette conclusion est assez rassurante, avouons-le.

LA LONGEVITE DES OISEAUX

La gent ailée a, en général, une vie moins longue que celle de l'homme, Voici la durée de l'existence de plusieurs oiseaux. Le roitelet vit trois ans ; la grive et la poule domestique, une dizaine d'années ; le rouge-gorge, l'alouette et le merle, douze ans ; le rossignol, dix-huit ans ; le pigeon, de vingt à vingt-trois ans ; le serin, la grue et le paon, vingt-quatre ans ; le perroquet, soixante ans ; enfin, l'aigle et le cygne peuvent devenir centenaires.

POUVEZ-VOUS SAVOIR ?

1\. L'appareil avec lequel le médecin ausculte cette petite fille est un :
a) *stréptoscope*
b) *bronchoscope*
c) *stratoscope*
d) *stéthoscope*

2\. La coiffure de Gloria Swanson montre que cette photo lui a été prise en :
a) 1919
b) 1925
c) 1930
d) 1935



3\. Cet avion équipé avec ce genre d'hélice est connu sous le nom de :
a) *hélicoptère*
b) *hélioptère*
c) *hélioplane*
d) *paraplane*



4\. Ce film a été tourné en 1921. Les vedettes en étaient Gloria Swanson et :
a) *Wallace Reid*
b) *Rudolph Valentino*
c) *Jack Pickford*
d) *Francis X. Bushman*

GRAINS DE SAGESSE

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.
Corneille.

Il faut, pour être heureux, ne désirer que ce qu'on a.
La Rochefoucauld

Quand on ne peut ce qu'on veut, il faut vouloir ce qu'on peut.
Terence

Le bonheur est non pas de faire toujours ce que tu veux, mais de toujours vouloir ce que tu fais.
Tolstoï

Si ta femme est belle, admire-la; si elle est laide, aime son sourire ; et si elle ne sourit pas, sa gravité.
Jules Payot

Qu'importe ton sein maigre, ô mon objet aimé :
On est plus près du cœur quand la poitrine est plate...
L. Bouilhet

Ne rien demander et ne se plaindre de personne est une excellente recette pour être heureux.
De Bonald

INVRAISEMBLABLE... MAIS VRAI

L'invention de l'ascenseur ne date pas d'hier. Dangeau, dans ses *Mémoires*, parle d'un mécanisme découvert en 1680 par M. de Villeray, de l'Académie française. A la même époque, dans une mine anglaise, on se servait d'un « hissoir » encaissé dans une sorte de puits vertical et employé au transport rapide, d'un étage à l'autre, d'une dizaine d'ouvriers à la fois.

En 1696, un certain M. Thonier construisit un escalier ambulant. Mais l'appareil ne fut jamais mis en service, son inventeur s'étant très grièvement blessé en l'essayant.

Les marins sont souvent superstitieux. Beaucoup d'entre eux croient encore que la mer se venge si on l'a calmée malgré elle au moyen du « filage de l'huile », et, même au milieu des plus grandes tempêtes, ils s'obstinent à ne pas avoir recours à ce procédé.

Pourtant, en raison de la tension superficielle différente entre les liquides, quatre litres d'huile seulement, intelligemment dispensés à la surface d'une mer démontée, suffisent pour apaiser celle-ci pendant deux heures autour d'un navire !

(LA SOLUTION DE CES PROBLEMES AU BAS DE LA PAGE 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nou-